



de

ne,

2.

2.

CONTENTS





CONTES TARTARES.

LES MILLE
ET UN
QUART-D'HEURE.
CONTES TARTARES,

Ornés de Figures en Tailles-
Douces.

T O M E I I.



A LA HAYE,
Chez **HENRI DU SAUZET,**
demeurant dans le Hofftraat
près de la Cour.

M. DCC XV.

LES MILLE

ET C^o

QUART-D'HEURE.

CONTES TARDIFS.

Par M. de LA HARPE.

TOME II

A LA HAYE,

Par HENRI DE SAKKE.

chez M. de la Harpe, Libraire, Palais National, ci-devant de la Harpe, ci-devant de la Harpe, ci-devant de la Harpe.

M DCC XN





A

SON ALTESSE ROYALE

MONSEIGNEUR LE DUC DE

CHARTRES.

M

ONSEIGNEUR,

Le Livre, que je prends la
liberté de présenter à Votre
Altesse Royale, est de la natu-
re de ceux qui peuvent instrui-
re en divertissant: Quoi-qu'il

* 2

traite

E P I T R E.

traite une matière qui paroît badine, il ne laisse pas de conduire à l'utile par la morale qui y est renfermée. L'esprit veut du relâche; c'est dans ces momens, MONSEIGNEUR, où Votre Altesse Royale se délasse de ses occupations serieuses, que j'espere qu'elle voudra bien jeter les yeux sur mon Livre; & que j'ose me flatter qu'il aura le bonheur de lui plaire: Si je ne suis point trompé dans mon attente, je suis sûr de la réusfite, puisque votre suffrage entraînera bien-tôt celui de tous mes Lecteurs. Il est rare en effet, MONSEIGNEUR, que dans un âge si tendre l'on trouve autant d'excellentes qualités qu'il s'en rencontre
dans

E P I T R E.

dans Votre Altesse Royale ;
mais il seroit encore plus sur-
prenant que vous ne les euf-
siés pas toutes, étant né d'un
Prince moins recommandable
encore par son auguste Naif-
sance , que par son mérite per-
sonnel , & par une sublimité
de génie qu'il est difficile d'é-
galer ; les vastes connoissan-
ces qu'il a aquisés dans toutes
les Sciences qui peuvent for-
mer un grand Prince ; sa va-
leur si connue par toute l'Eu-
rope , & dont il porte des mar-
ques si glorieuses , rejaillissent
sur Votre Altesse Royale ; &
l'on voit déjà sur votre visage
& dans vos actions les plus
indifférentes , que vous êtes di-
gne Fils de ce Heros.

* 3

Mais,

E P I T R E.

Mais, MONSEIGNEUR, je sens que je m'éleve un peu trop; c'est à des plumes plus délicates que la mienne, à faire de tels Panégyriques; il n'appartenoit qu'au seul Apelles de peindre Alexandre; & je dois en imitant la retenue des autres Peintres de son tems me contenter d'admirer en secret les éclatantes actions du Prince qui vous a donné le jour, sans risquer de les défigurer par des louanges trop peu dignes de lui. On ne me blâmera pas de mon silence respectueux, au-lieu que personne n'auroit peut-être été satisfait de la foiblesse de mes expressions.

Je sai me connoître, & je pré-

E P I T R E.

prétends moins me faire va-
loir auprès de Votre Altesse
Royale, par l'hommage que
j'ose lui faire de mon Livre,
que par le zèle véritable avec
lequel j'ai l'honneur d'être, de
Votre Altesse Royale,


MONSEIGNEUR,

Le très humble, très soumis,
& très respectueux
Serviteur, T. S. G.

APPROBATION.

Jai lû , par ordre de Monseigneur le Chancelier , un Ouvrage qui a pour titre les Mille & un quart-d'heure , Contes Tartares ; & j'ai crû que la lecture en fera plaisir. Fait à Paris ce dernier Octobre mil sept cent quatorze.

HOUDAR DE LA MOTTE.



LES MILLE
ET UN
QUART-D'HEURE.
CONTES TARTARES.

XI.

QUART-D'HEURE.

Oubliez, Madame, dit Ge-
oncha à Guhullerou, ou-
bliez la mort d'un époux
que vous avez assés ven-
gée; qu'Abouzaid & Da-
jara soient entre vous les
liens d'une paix éternelle; & que le
champ de bataille soit converti en lie
nuptial. Guhullerou avoit d'abord été si
Vol. II. A sur

surprise à l'aspect du redoutable Génie, qu'à peine avoit-elle entendu ce qu'il venoit de lui dire; mais Abouzaid, qui dans un instant avoit été frappé de l'éclat de sa beauté, s'étant jetté à ses pieds, Laissez vous toucher, Madame, lui dit-il d'un air très soumis; je m'estimerai le plus hûreux des mortels, si mes soins, mon respect, & l'amour le plus tendre, peuvent un jour vous déterminer à me donner la place d'un Prince que vous avez tout lieu de regretter.

Gubullerou se laissa fléchir en ce moment, continua Badour; elle releva Abouzaid, & Dajara touchées des vives expressions du Prince Kiahia, lui fit connoître qu'elle ne seroit point rebelle à mes volontez, si je consentois à ce mariage.

Le Génie alors aiant ordonné à ces quatre nouveaux Amans & à toute leur suite de le prendre par sa robbe, il les transporta en un moment dans mon Palais, où enfin après que la Reine de Nangan eût donné quelque tems pour la bien-séance de son veuvage, elle épousa Abouzaid, & le même jour Kiahia devint le mari de la Princesse ma fille.

Ce

Contes Tartares.

Ce double mariage remit le calme dans mon cœur, & j'eus tant de joie de voir la tranquillité rétablie dans ma famille, qu'appréhendant que mon repos ne fût troublé davantage par quelque accident, je résolus avec la Reine mon épouse de me retirer dans ce Palais champêtre bâti par le puissant Geoncha; où délivrez d'une grandeur importune, & sous la protection de ce Roi des Géniés qui s'est retiré dans une Ile invifible, jusqu'à ce qu'il ait trouvé l'occasion favorable de se venger du traître Zéloulou, nous jouissons la Reine & moi d'une vie tranquille & paisible.

A 2

SUI-





S U I T E
DE L'HISTOIRE

De Cheref-Eldin

& de Gul-hindy.

LA nuit s'avançoit, poursuivit Ben-Eridouin, & Badour après avoir achevé son histoire, voyant que ses Hôtes avoient besoin de repos, les conduisit chacun dans un appartement séparé. Celui qu'il donna à la véritable Gul-hindy étoit d'une propreté sans égale, & orné de Tableaux peints par un Indien, égal en mérite au fameux Many *. Cét Indien étoit si excellent dans son art, & dans le ménagement des couleurs & des ombres, qu'il au-
roit

* Many célèbre Peintre Chinois, dont il est très souvent parlé dans les Livres Orientaux.

roit pû exprimer avec son pinceau l'haleine même, & la respiration des choses animées. L'on voyoit dans l'un de ces Tableaux un Char de triomphe tout embrasé, sur lequel paroissoit un enfant portant une Sphère sur la tête, & le visage éclairé de rayons qui le rendoient majestueux : les mains étoient garnies de flèches enflammées; il avoit un Carquois sur ses épaules, un fabre à son côté, & traînoit enchaîné après son Char un nombre infini de personnes de tous âges, de tous sexes & de toutes conditions; on lisoit sur leurs visages & dans leurs attitudes, les passions les plus vives.

Ce célèbre Peintre s'étoit surpassé dans cet ouvrage, & par un raffinement d'esprit, qui n'appartenoit qu'à lui seul, les vents, qu'il avoit peints aux extrémités du Tableau, paroissoient retenir leurs haleines, & n'oser respirer de peur d'augmenter les flammes répandues sur ce chef-d'œuvre.

Gul-hindy regarda ce Tableau avec attention : elle soupira & rougit en même tems. Elle jetta la vue sur un autre, au bas duquel elle lût ces Vers :

6 Les mille & un quart-d'heure.

D'une tendresse illégitime
Koka * ressentit les effets,
Elle aima Cyne *, & ses attraits
Ne purent engager son frère dans un
crime,
Plus il la suit avec horreur,
Plus elle suit avec ardeur;

Mais voyant que sa course est vaine,
De douleur elle fond en eau;
Et Vichnou *, touché de sa peine,
En sût former une fontaine,
Où l'amour criminel éteignit son flambeau.

Jamais on n'avoit rien vu de plus
beau ni de plus touchant que cette
peinture; mais quelque délicatesse de
pinceau que l'on y remarquât, la Prin-
cesse en détourna les yeux. Elle en
rencontra une autre plus intéressante
par rapport à l'état où elle se trouvoit;
elle

* Il y a apparence que l'histoire de
KOKA & de CYNE, n'est autre chose
que la Fable de Biblis & de Caune, que
les Indiens ont accommodé à leur fantai-
sie.

* Vichnou, ou Ram, est un des prin-
cipaux Dieux des Indiens.

elle representoit l'Histoire de Fork* & d'Onam : Elle lût avec attention leurs aventures; & accablée de mille réflexions cruelles, Juste Ciel ! s'écria-t-elle, faut il donc que tout ce qui se présente à ma vûe nourrisse une passion, dont la suite ne peut m'être que funeste ? J'aime, mais qui aimerai-je, une fille comme moi ? & c'est cet obstacle invincible qui redouble mon amour. Ah ! malheureuse Princesse, ne forme que des souhaits légitimes, & n'aime que ce qu'une femme peut aimer sans crime, puisque la nature s'oppose à tes folles ardeurs. Mais, se disoit-elle aussi-tôt, l'exemple de Fork qui s'offre à mes yeux ne peut il me rassurer dans le trouble où je suis ? Pourquoi ressentirois-je une passion aussi extravagante, s'il ne devoit pas se faire un pareil miracle en ma faveur ? Fork étoit une aimable fille, le Dieu Vichnou, dont elle implora le secours, en fit en un moment le plus charmant de tous les hommes : Ah ! je m'égare,

A 4 con-

* Il faut croire que c'est la Fable d'Iphis & de Jante, ainsi qu'on le peut juger par la suite de cette Histoire.

8 *Les mille & un quart-d'heure.*

continua Gul-hindy, fuyons cét adorable objet, c'est l'unique remède à mes maux. Pourquoi fuit, reprenoit-elle aussi tôt, quel mal y a-t il donc à aimer la Princesse de Tuluphan? Non non, ne cherchons point de crime où il n'y en peut avoir, & soutenons avec honneur le personnage que je suis contrainte de faire aujourd'hui.

Gul-hindy passa presque toute la nuit dans ces réflexions: & se levant à la pointe du jour, elle descendit dans le Jardin pour y promener ses inquiétudes. Elle trouva ouverte une petite porte qui rendoit dans une Forêt: Elle y entra, & s'éloignant insensiblement, sa rêverie la conduisit vers un endroit où le bois étoit fort touffu: elle s'y assit, & fatiguée d'avoir si mal passé la nuit, elle s'endormit profondément.

Cheref-Eldin étoit agité d'une pareille passion: la nuit lui parut extrêmement longue; & à peine vit-il paroître l'aurore, que sautant en bas du lit, sur lequel il s'étoit seulement jeté, il prit son arc & ses flèches, & passant du Jardin dans le bois, il suivit, sans le savoir, la même route qu'a-

qu'avoit tenue Gul-hindy, & marchoit avec assés de précipitation, lorsqu'il entendit un petit bruit dans un endroit écarté; Il s'en approcha de plus près, & voyant remuer le feuillage, il s'imagina que c'étoit quelque bête fauve dans son fort, & tira à tout hazard une de ses flèches.

X I I.

QUART-D'HEVRE.

Quel fut l'étonnement de Cheref-Eldin, poursuivit Ben-Eridouin, quand il ouit un cri pitoyable, qui parloit d'une personne dont la voix lui étoit connue? son cœur fut atteint de la douleur la plus vive, il courut promptement vers cet endroit, & trouva qu'il venoit de blesser celui qui l'avoit delivré du Géant.

De quelle horreur & de quel desespoir le Prince ne fut-il point saisi à la vue de son Libérateur tout en sang? ses yeux furent troublez d'une obscurité qui

L'empêchoit de voir ce que sa main venoit de commettre : Malheureux arc, s'écria-t-il, malheureuse flèche ! mais plutôt malheureux Prince, meurs, & porte la peine de ton indiscretion. En prononçant, Seigneur, ces dernières paroles, Cheref-Eldin alloit se traverser l'estomac d'une de ses flèches, lorsqu'il entendit soupirer son ami ; Il quitta aussi-tôt le dessein de mourir pour sauver des jours qui lui étoient si chers, il courut l'embrasser, fondant en larmes ; & voulant étancher le sang qui couloit de la plaie qu'il lui avoit faite à la poitrine, il demeura immobile, en voyant qu'il venoit de blesser une fille ; il pensa expirer de douleur à cette découverte : O ciel ! dit-il, les yeux baignez de larmes, falloit-il qu'une aventure aussi tragique me fit connoître la plus charmante personne de l'univers : mais réparons s'il se peut mon erreur : alors déchirant la mousfeline du turban de Gul hindy, il en arrêta du mieux qu'il pût le sang qui couloit abondamment des sa plaie ; il chercha ensuite vainement l'ame de cette Princesse sur des lèvres où la pâleur de la mort étoit peinte ; elle ne don-

donnoit aucun signe de vie ; mais comme il y avoit un ruisseau qui couloit à quelques pas de là , il y courut , & en apportoit de l'eau dans le turban de la Princesse , quand il la vid entre les bras d'un homme affreux

Cheref Eldin à cette vûe ne balançoit pas à mettre le sabre à la main , & se disposoit à combattre cette espèce de Monstre , qui grandissoit à vûe d'œil , lorsqu'il lui cria d'une voix terrible : Arrête , jeune téméraire , si tu ne veux toi-même être le bourreau de cette Princesse , à qui je vais tordre le cou au moindre mouvement que tu feras. Ah ! barbare , s'écria le Prince , que tu fais bien profiter de mes tendres frayeurs , sans cela je t'arracherois la vie , ou je périrois glorieusement en secourant la divine personne que tu m'enlèves avec tant de lâcheté. Je crains peu tes menaces , répondit le Ravisseur ; sache que l'on me nomme Zéloulou , & que je suis un des plus puissans Génies de la terre : Je me fis un plaisir au moment de ta naissance & de celle de cette Princesse , de traverser votre vie. Je fis un échange de vous deux , je te transportai dans le berceau

A 6.

de.



de la Princesse de Tuluphan , & je l'apportai dans le tien ; Vous deviez être hûreux ensemble, si vous aviez été jusqu'à l'âge de dix-sept ans sans vous connoître l'un l'autre pour ce que vous êtes ; tu viens malhûreusement pour toi de découvrir le sexe de cette Princesse avant le terme prescrit , c'est ce qui la met en ma puissance , & tu ne dois plus espérer de la revoir tant que je serai ce que je suis.

Zéloulou aiant alors enlevé Gulhindy laissa le Prince dans un desespoir si violent , que résolu de ne plus survivre à son malheur , il tourna brusquement la pointe de son sabre vers lui , & alloit s'en percer le cœur , lorsqu'il se le sentit arracher par une main invisible.

Geoncha , qui veilloit sans cesse sur les malignes actions de Zéloulou , & en empêchoit les suites autant qu'il le pouvoit , crut qu'il étoit tems de secourir le Prince d'Ormus : il le desarma donc au moment qu'il alloit attenter à sa vie ; & se présentant devant lui sous la figure d'un Vieillard majestueux , Cheref-Eldin , lui dit-il , modérez un peu la violence de vos passions,

sions, & profitez des avis salutaires d'un Génie de vos amis. C'est moi qui présidai à votre naissance & à celle de Gul-hindy : c'est moi qui résolu de vous unir ensemble, formai entre vous de si beaux nœuds, & vous inspirai cette tendresse si prompte & si reciproque ; mais comme vous n'avez pû éviter l'un & l'autre ce qui est écrit sur la Table de Lumière, attendez avec patience le moment qui peut vous rejoindre à votre Princesse ; & par une soumission parfaite aux volontez du ciel, méritez le sort hûreux qu'il vous prépare peut-être.

Le Prince se sentir consolé par ces paroles. Puissant Génie, dit-il, en se jettant aux pieds de Geoncha, puisqu'il faut se soumettre sans murmure, apprenez moi du moins ce que je deviendrai en attendant cet hûreux moment. Vous sentez-vous, Prince, repliqua le Génie, assés de courage pour affronter la mort pour votre Princesse ? c'est l'unique moyen d'abrèger vos malheurs, ou de périr glorieusement pour elle. Ah ! c'est m'offenser que d'en douter, répondit Cheref-Eldin ; je suis prêt à sacrifier mille vies pour posse-

14 *Les mille & un quart-d'heure.*

der l'adorable Gul-hindy, & la mort la plus terrible n'est pas capable de me détourner d'un aussi noble dessein. J'admire votre intrepidité, reprit Geoncha, donnez moi la main, vous allez être bien-tot satisfait. Le Prince tendit la main au Génie; il frappa du pied, la terre s'ouvrit: ils enfoncèrent l'un & l'autre dans ses abîmes les plus creux; & se trouvèrent dans une Caverne, dont l'issue donnoit dans une Campagne ornée de mille fleurs différentes, qui conduisoit par une allée de palmiers dans un Palais magnifique, dans lequel ils entrèrent.

Pour venir à bout de vous rendre votre Princesse, dit alors le Génie au Prince Cheréf-Eldin, il faut que je commence par reprendre la supériorité que j'ai naturellement sur le malin Zéloulou: je ne puis y parvenir qu'en lui enlevant adroitement Panneau de Salomon, que ce perfide a sans doute dérobé au bon Roi Zif; & pour en venir à bout, j'ai besoin d'un Prince tel que vous, & qui veuille s'exposer sans crainte à une mort presque certaine: Voici de quelle manière il faut vous conduire.

Il y a dans l'Île de Gilolo * une source appelée la fontaine d'Oubli, inconnue à tous les mortels. Il y a peu de Sages même, & de Génies, qui sachent précisément où est cette fontaine; & quand ils le sauroient, ils en ignorent la dose, ce qui est le point principal, puisque l'on trouve le remède dans le mal même, & que suivant la quantité que l'on en boit, elle ôte & rend la mémoire. Cette eau est gardée par un Génie nommé Nehoray, qui étrangle sans miséricorde tous ceux qui en approchent; mais comme il tient toute son autorité de moi, il ne m'a point refusé d'eau de cette fontaine; en voici une bouteille suffisante pour ce que je puis en avoir besoin: la difficulté est de la présenter au perfide Zéloulou, & pas un des Génies de ma dépendance n'a voulu accepter cette commission, tant le pouvoir de l'anneau de Salomon les fait trembler. Avez-vous, Prince, assez de fermeté pour

* Gilolo est une Île de la Mer des Indes; la ville capitale de cette Île est Gilolo, qui donne aussi son nom à un Royaume d'assez grande étendue.

16 *Les mille & un quart-d'heure.*

pour entreprendre une action aussi périlleuse ? Il y va de votre vie, & peut être de celle de votre Princesse, si Zé-loulou s'apperçoit que vous le vouliez tromper ; mais si vous parvenez par adresse à lui faire boire de l'eau de la fontaine d'Oubli, vous deviendrez dans le moment même possesseur de la Princesse de Tuluphan.

Cheref-Eldin, continua Ben-Eridouïn, accepta sans hésiter la proposition de Geoncha ; & ce Génie l'ayant fait passer dans un Salon superbe, le fit entrer dans un bain.

X I I I.

QUART-D'HEURE.

IL n'y avoit pas une demi-heure que le Prince étoit dans l'eau, lorsqu'il s'apperçut d'un changement en sa personne qui l'effraya : il en sortit promptement, & se couvrit avec précipitation d'un linge très fin, Ah ! Génie, s'écria-t-il, que veut signifier cette nouvelle

velle métamorphose ? Geoncha se prit à rire : Quoi donc , dit-il au Prince, qui étoit alors changé en la plus belle fille que l'on pût jamais voir , & dont les traits étoient tous différens de ceux qu'il avoit étant homme, avez-vous déjà regret aux promesses que vous venez de me faire , & le sexe que je viens de vous donner pour quelque tems seulement , vous fait il renoncer à la charmante Gul-hindy ? Allez, Prince, exécutez ponctuellement ce que je vais vous prescrire ; je vous remettrai bientôt après en votre premier état.

Le Génie, Seigneur, aiant alors instruit le Prince de ce qu'il devoit faire quand il seroit avec Zéloulou, il lui donna l'eau d'Oubli, & le transporta en moins de quatre minutes auprès de la retraite ordinaire de ce perfide Génie.

Zéloulou, dont le pouvoir étoit borné à l'égard de Gul-hindy, après avoir guéri sa plaie d'un seul soufle, l'avoit renfermée dans une Tour obscure, & sortoit pour aller chercher nouvelle matière à ses malins plaisirs, lorsqu'il rencontra Cheref-Eldin, qui couché sur l'herbe feignoit de jouir d'un profond sommeil. Le Génie, après l'a-

voir

voir considéré avec une extrême attention, avoua en lui-même qu'il n'avoit jamais vû une si belle fille. Il en devint passionnément amoureux ; & se faisant une idée charmante du bonheur qu'il y auroit d'en être aimé, il prit la figure d'un jeune homme de vingt ans, d'une beauté presque égale à la sienne ; il l'enleva, la transporta dans son Palais, & attendit son reveil pour lui déclarer l'extrême passion qu'il ressentoit pour elle.

Cheref Eldin, qui étoit préparé à ce qui pouvoit lui arriver, joua parfaitement bien son rôle. Il fit d'abord l'affligé ; répandit quantité de larmes ; & ensuite par de feintes résistances enflamma tellement Zéloulou, que ce Génie, qui de moment en moment sentoit redoubler sa passion pour ce Prince, qu'il prenoit pour une fille, lui déclara qui il étoit ; & lui offrit de partager son pouvoir avec elle, si elle vouloit répondre à sa tendresse. La fausse Princesse feignit d'être ébranlée par la grandeur de ces promesses, & par le mérite personnel du Génie ; elle demanda pour s'y résoudre quelques jours, qu'elle lui promit de passer avec lui ;

lui ; & Zéloulou aveuglé par sa passion, & sans avoir le moindre soupçon qu'elle chercha à le tromper, résolut d'attendre ce fortuné moment, & de procurer jusqu'à ce tems à cette belle fille mille plaisirs qui pussent l'engager à la reconnoissance. Pour commencer il fit servir une collation magnifique, & lui présentant d'un vin exquis, elle s'excusa d'en goûter, & dit au Génie qu'elle ne buvoit que de l'eau, qu'elle portoit toujours avec elle ; mais que cette eau étoit d'un goût si excellent, qu'elle surpassoit les vins les plus délicats ; le Génie en parut surpris : Permettez moi, Madame, de douter d'une chose si peu vraisemblable, reprit-il, jusqu'à ce que j'en aye fait l'expérience : Vous en allez juger par vous-même, repliqua le Prince d'Ormus : alors aiant versé dans une coupe d'or autant d'eau qu'il en falloit pour ôter la mémoire, Zéloulou ne l'eut pas plutôt bûe qu'il devint comme heberé. *Cheréf-Eldin voyant l'opération de sa liqueur, étoit dans une joie difficile à exprimer ; il fit des caresses si vives au Génie, qu'émû par les charmes de cette belle fille, il avoit peine à se*

à se contenir auprès d'elle, & vouloit à toute force l'embrasser, lorsque le repoussant mollement elle lui dit, qu'elle ne consentiroit point à ses desirs à moins que pour gage d'une tendresse éternelle il ne lui fit présent de la bague qu'il avoit au doigt.

Zéoulou en ce moment, & par la vertu de l'eau qu'il venoit de boire, oubliant de quelle conséquence il lui étoit de conserver l'anneau de Salomon, que toutes les puissances du monde ne lui auroient pu ôter malgré lui, tira cet anneau de son doigt, & le présenta à sa nouvelle maîtresse. Elle ne peut pas plutôt en sa possession, que lui versant un second verre de la même eau, mais dont la dose devoit lui rendre la mémoire, elle le pria avec instance de vouloir le boire pour l'amour d'elle, & l'assûra qu'il ne lui auroit pas plutôt donné cette dernière marque de sa complaisance qu'elle n'hesiteroit plus de satisfaire sa passion.

Quelque peu de goût que le Génie eût trouvé dans la liqueur qu'il avoit déjà bûe, comme il étoit si transporté à la vûe de cette charmante fille qu'il n'étoit plus le maître de ses volontez, il

il avala sans balancer l'eau qu'elle lui présentoit : mais quelle fut sa rage le moment d'ensuite, lorsque Cheref-Eldin disparut à ses yeux, de s'apercevoir qu'il n'avoit plus l'anneau de Salomon, & de se ressouvenir qu'il s'en étoit privé lui-même en le donnant à la Dame, dont les faux charmes l'avoient si cruellement trompé ? Il s'abandonna alors au desespoir le plus violent, & blasphémoit encore contre les intelligences suprêmes, lorsque Cheref-Eldin aiant donné à Geoncha l'anneau, dont il venoit de s'emparer si subtilement, ce Roi des Génies se transporta dans le moment même au lieu où le perfide Zéloulou faisoit encore de tristes regrets de la perte qu'il venoit de faire. Quoi-que le sceau de Salomon, dont avec une extrême surprise il vid Geoncha possesseur, dût l'humilier, & l'engager à recourir à sa clemence, il osa encore se revolter contre lui, & oubliant qu'il étoit son Roi, il eut la témérité de le défier au combat ; mais Geoncha se servant alors de toute sa supériorité, & du pouvoir immense que lui donnoit l'anneau divin, dont il étoit possesseur, le combat ne fut pas de

22 *Les mille & un quart-d'heure.*

de longue durée : il anéantit le traître Zéloulou : & après avoir transporté dans son Palais le Prince d'Ormus, pendant qu'il le fit entrer dans un autre bain qui lui rendit sa première forme, il alla tirer la belle Gul-hindy de sa prison, & les embrassant tous deux, il les porta en un instant dans le Palais du Roi de Tuluphan.

Mochzadin & Riza, qui pleuroient la perte de leur chère fille, & qui suivant la prédiction de Geoncha comptoient ne la revoir jamais, pensèrent mourir de joie à une vue si peu espérée; le Génie leur apprit, avec un étonnement extrême, l'erreur dans laquelle ils avoient toujours été par la malice de Zéloulou, le péril dans lequel leur fille véritable s'étoit trouvée, ainsi qu'il leur avoit prédit au moment de sa naissance, l'anéantissement du malin Génie : & leur ordonna d'unir sur le champ Cheref Eldin & Gul-hindy par les nœuds les plus saints, puisqu'aussi bien ç'avoit été l'intention du Roi d'Ormus.

Le Roi & la Reine de Tuluphan, continua Ben-Eridoun, ne voulurent pas différer d'un moment le bonheur du

du Prince & de la Princesse ; & ces illustres Epoux sous la protection du grand Geoncha , passèrent le reste de leur vie dans une union parfaite ; & jouirent d'un bonheur, qui jusqu'à la fin de leurs jours ne fut interrompu par aucun événement fâcheux.

Ben-Eridouïn aiant alors achevé de conter les aventures de Cheref-Eldin & de Gul-hindy , le Roi d'Asracan lui témoigna la satisfaction qu'il en avoit reçue. J'aurois voulu pourtant, ajouta ce Monarque , qu'il y eut eu un peu plus de merveilleux dans le dénouement de cette Histoire ; il me semble que le Génie Zéloulou donne avec bien de la facilité dans le piège qu'on lui tend, & que Cheref Eldin vient trop aisément à bout de lui enlever l'anneau de Salomon. Seigneur, reprit Ben-Eridouïn, je n'ai point inventé cette Histoire, & j'ai eu l'honneur de la raconter à votre Majesté telle que je l'ai lûe dans un de nos Auteurs Arabes. Après tout, Tamour est une passion si violente, & qui ôte tellement l'usage de la raison aux personnes même les plus sages, qu'elle les rend semblables au commun des hommes.

J'e

J'en conçois, repliqua le Roi, & je conçois en ce moment qu'il auroit été assez difficile d'arracher Gul-hindy des mains de Zéloulou, par un autre moyen que par l'aveugle passion qu'il ressentit pour Cheref-Eldin, qui représentoit une si belle fille. Ce Génie, par le secours du sceau de Salomon, pouvoit être en garde contre toutes les surprises, il n'y avoit guère qu'un amour aussi prompt & aussi vif, qui pût en venir à bout, & cette réflexion me fait connoître qu'il est fort aisé de critiquer; mais que la plupart du tems il est difficile de faire mieux.

Cela est vrai, Seigneur, répondit Ben-Eridoün, mais puisque votre Majesté n'a pas été d'abord tout-à-fait contente de la fin de cette Histoire, je vais lui en conter une, dont je suis sûr que le dénouement lui plaira fort, & par le merveilleux & par le plaisant qui s'y trouve.

Personne n'a encore mieux réussi que toi à me divertir, repliqua le Roi d'Astracan; commence donc cette Histoire, puisque j'ai encore quelques momens à te donner. Ben-Eridoün, pour obéir à son Prince, parla en ces termes.

HI-



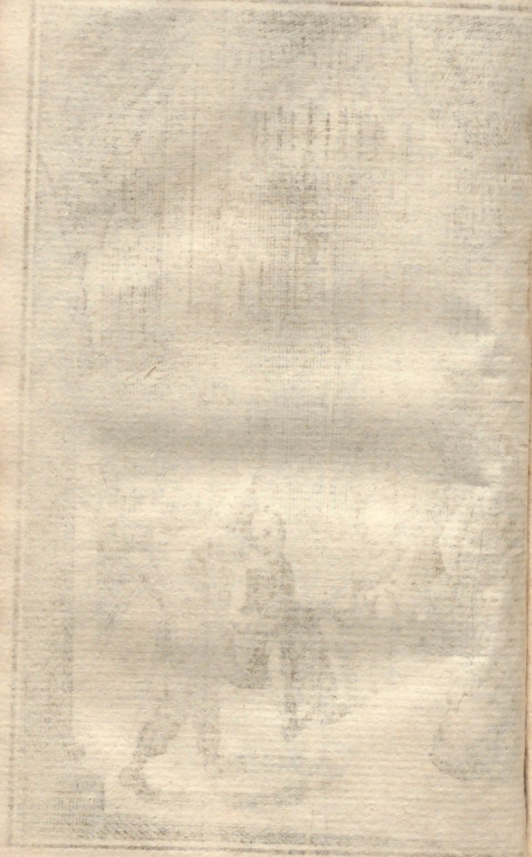
&
roit
ndy
utre
u'il
bré-
par
voit
pri-
our
en
fait
ner;
ffi-

dit
la-
ri-
ais
que
r le
s'y

que
A-
di-
ens
r à

ff-







HISTOIRE

Des trois Bossus de Damas.

Sous le Caliphat de Watik-billah *
 petit fils d'Haroûn Arreschid, il
 y avoit à Damas * un Vieillard
 nommé Behemrillah, qui avoit beau-
 coup de peine à gagner sa vie à faire
 des arcs d'acier, des épées, des sabres
 & des lames de couteaux. De treize
 enfans, qu'il avoit eus d'une seule fem-
 me, il lui en étoit mort dix en une an-
 née; mais les trois, qui lui restoi-
 ent,

Vol. II.

B

é-

* Ce Caliphe, qui demouroit à Bagdad,
 ne regna que cinq ans & quelques mois,
 & mourut l'An de grace 845.

* Damas est une ville de Syrie au pied
 du Mont Liban, à quarante lieues d'A-
 lep. C'est une des plus anciennes du mon-
 de. Elle est sur la petite rivière de Barda:
 il s'y fait un grand commerce de Cou-
 teaux, d'Arcs & de Sabres; & l'acier de Da-
 mas est fort estimé.

26 *Les mille & un quart-d'heure.*

étoient d'une figure si singulière, qu'on ne pouvoit les regarder sans rire ; ils étoient Bossus par devant & par derrière, borgnes de l'œil gauche, boiteux du pied droit, & se ressembloient si parfaitement de visage, de taille & d'habits, ce qu'ils affectoient ordinairement, que leur père & mère s'y méprennoient quelquefois.

X I V.

QUART-D'HEVRE.

Des trois fils de Behemrillah, reprit le lendemain Ben Eridoûn, l'aîné se nommoit Ibad, le second Syahouk, & le troisième Babekan ; & ces trois petits Bossus ne travailloient presque jamais dans leur Boutique qu'ils ne servissent de risée aux jeunes enfans qui alloient & venoient par la ville.

Un jour que le fils unique d'un riche Marchand, nommé Mourad *, revenoit

* Mourad en Arabe signifie desir.

noit de la promenade avec quelques jeunes gens de son âge ; comme il se sentoît plus fort que de coûtume , il s'appuya sur le bord de la Boutique des trois Bossus , & les insulta si vivement, que Babekan , qui travailloit en ce moment à une lame de couteau , perdit toute patience , il courut après ces jeunes enfans , & choisissant parmi eux son ennemi principal , il lui en porta un coup dans le ventre , & se voyant poursuivi par la populace , il se sauva dans sa Boutique, qu'il ferma promptement sur lui.

Comme Mourad étoit dangereusement blessé, on s'empara de toutes les avenues de la maison de Behemrillah, en attendant que le Cadi *, que l'on étoit allé chercher , arriva. Il y accourut avec ses Azzas *, & aiant fait enfoncer les portes qu'on refusoit d'ou-

* Les Cadis , dans tout l'Orient , sont les Juges des causes civiles & criminelles. Ils connoissent même aussi des affaires qui concernent la Religion.

* Les Azzas sont des espèces d'Archers, qui accompagnent ordinairement les Cadis.

vir, il entra dans la boutique, & demanda à ceux qui avoient été témoins de l'action, qui venoit de se commettre, lequel des trois Bossus étoit l'assassin. Aucun d'eux ne pût discerner si c'étoit l'un plûtôt que l'autre; ils étoient en tout si semblables qu'ils s'y trompèrent. Le Cadi interrogea Ibad, il assura que ce n'étoit pas lui qui avoit blessé ce jeune homme, mais qu'il ne pouvoit dire si c'étoit Syahouk ou Babekan; Syahouk sou  tint la même chose; & Babekan se voyant hors de danger, eut la hardiess   de nier aussi qu'il e  t aucune part    cette action.

Le Cadi se trouva alors très embarrassé; il n'y avoit qu'un coupable, il en paroissoit trois; & aucun ne s'avoit pour l'auteur du crime; il crut qu'il ne pouvoit mieux faire que d'informer le Roi de Damas d'une affaire aussi singulière. Il fit conduire les trois Bossus devant son Thr  ne, & le Prince les aiant interrogés lui-même sans en pouvoir tirer la vérité, il ordonna, pour tâcher de la découvrir, qu'on leur donna    chacun cent coups de b  tons sur la plante des pieds. On commença par Syahouk & ensuite par Ibad; mais

mais chacun d'eux ignorant si c'étoit Babekan qui étoit criminel , tant il y avoit entr'eux de ressemblance , ils souffrirent la bastonade , sans que le Roi en fut plus savant. Babekan n'en fut pas quitte à meilleur marché , comme il étoit juge en sa propre cause , il ne crut pas à propos de se deceler , il protesta de son innocence , & le Roi n'ayant pû connoître l'auteur véritable du crime , & ne voulant pas punir de mort deux innocens avec un coupable , se contenta de les bannir tous trois de Damas à perpetuité.

Ibad , Syahouk & Babekan furent obligés d'exécuter promptement cette Sentence. Ils sortirent de la ville ; & après avoir délibéré entr'eux quel parti ils prendroient , Ibad & Syahouk opinèrent qu'ils ne devoient point se quitter ; mais Babekan leur ayant représenté qu'en quelque endroit qu'ils allaissent , tant qu'ils seroient ensemble , ils tomberoient toujours dans le même inconvenient en servant de risée au Public , & que s'ils étoient séparés on feroit beaucoup moins d'attention à chacun d'eux. Cette raison prévalut sur le sentiment des deux autres , ils se quit-

térèrent ; & prenant tous trois une route différente, Babekan après avoir parcouru plusieurs villes de Syrie, arriva enfin à Bagdad *, où j'ai déjà eu l'honneur de dire à votre Majesté, que regnoit le Caliphe Watik-billah, petit-fils d'Haroun Arreschid.

Ce petit Bossu aiant sù qu'il y avoit dans cette ville un Couëtelier assés en réputation, se présenta à lui pour avoir de l'ouvrage ; il lui dit qu'il étoit de Damas, & qu'il avoit un secret tout particulier pour tremper l'acier ; le Couëtelier voulut essayer si Babekan étoit aussi habile qu'il se vançoit de l'être, il le reçût dans sa boutique, & aiant effectivement connu, que non seulement l'acier qu'il employoit étoit une fois plus dur & plus tranchant que celui dont on se servoit ordinairement à Bagdad,

* Bagdad, ou Bagdet, ville d'Asie sur le Tigre, dans la Province d'Hierac : plusieurs l'ont confondue avec l'ancienne Babylonne ; mais sa situation doit détruire cette opinion : car Babylonne étoit sur l'Euphrate, & Bagdad est sur le Tigre. C'a été longtemps la demeure ordinaire des Caliphes d'Egypte.

dad, mais encore que son ouvrage étoit beaucoup plus délicat & plus fini, il le retint à son service, & lui fit toute sorte de bons traitemens pour se le conserver.

Depuis ce tems sa boutique se trouva une fois plus remplie de Marchands. Le petit Bossu ne pouvoit suffire au travail; le Couâtelier vendoit tout ce qu'il vouloit ses arcs & ses sabres; & s'il n'avoit point été un yvrogne & un dissipateur, il auroit fait une fortune très considérable.

Il n'y avoit guère que deux ans que Babekan étoit à Bagdad, lorsque son Maître tomba très dangereusement malade d'une grande débauche qu'il avoit faite; son corps étoit si usé par le vin, l'eau de vie & les femmes, que tous les soins de la sienne & ceux de Babekan ne pûrent lui sauver la vie, il mourut entre leurs bras.

Quoi que Nohoûd, c'est ainsi que se nommoit la femme du Couâtelier, ne fût nullement jolie, il y avoit cependant du tems que Babekan en étoit amoureux; & la mort du Maître étant une occasion favorable de déclarer à sa Veuve la passion qu'il ressentoit pour elle, il ne ba-

22 *Les mille & un quart-d'heure.*

lança pas à lui faire connoître ses sentimens. Elle n'en fut pas trop effrayée ; outre que depuis qu'il demuroit avec elle, elle s'étoit accoutumée à sa bizarre figure ; elle considéroit encore que si Babekan l'abandonnoit, sa boutique cesseroit d'avoir la même réputation, & que le peu de gain qu'elle avoit fait avec son mari, seroit bien-tôt dissipé. Ces raisons la déterminèrent en femme de bon sens à promettre à Babekan de l'épouser si-tôt qu'elle le pourroit faire avec bienséance. Elle le fit en effet quelques mois après ; & Babekan non content de son négoce de coutellerie, dans lequel en peu de tems il fit des gains considérables, se mit encore à faire commerce d'eau de vie de Datte, dont il avoit un très grand débit.

Les relations, que ce petit Bossu avoit dans plusieurs villes de l'Orient, parvinrent jusqu'aux oreilles de ses deux frères, qui après avoir vécu pendant près de cinq ans dans une extrême misère, s'étoient enfin rencontrés à Derbent * ; ils

* Derbent est une ville de la Province de Servan en Perse au pied du Mont Caucase.

ils y apprirent avec joie l'établissement de Babekan, & ne doutant point qu'il ne les aida dans leur pauvreté, ils prirent la résolution d'aller ensemble à Bagdad; ils n'y furent pas plutôt arrivés qu'ils l'envoyèrent chercher par une pauvre femme qui les avoit retirés chès elle par charité.

Babekan fut dans la dernière surprise à la vûe de ses frères: Ne vous souvient-il plus, leur dit-il, en entrant dans une colère extrême de ce qui nous est arrivé à Damas? voulez-vous encore me faire servir de risée à toute cette ville? je vous jure par ma tête que je vous ferai l'un & l'autre expirer sous le bâton, si vous êtes assés hardis pour approcher de ma maison, & si vous ne sortés sans delai de Bagdad.

Ibad & son frère furent étonnés d'une reception à laquelle ils s'attendoient si peu, ils eurent beau représenter leur misère à Babekan & user de soumission envers lui, il ne se laissa point attendrir; & tout ce qu'ils en purent obtenir fut dix ou douze piéces d'or, pour les aider à aller chercher retraite dans quelque autre ville.

Babekan étant retourné chès lui, sa

B 5

femme

24 *Les mille & un quart-d'heure.*

femme s'aperçut de quelque altération sur son visage ; elle lui en demanda la cause avec douceur , elle apprit qu'elle procedoit de l'arrivée de ses deux frères , & que craignant à Bagdad les mêmes railleries qu'il avoit essuyées à Damas , il leur avoit interdit sa maison , & les avoit obligés de sortir de la ville.

Noboûd eut beau lui représenter la dureté de son procedé , la colére de son mari redoubla à ses remontrances. Je vois bien , lui dit il , que vous seriez d'humeur à les recevoir ici pendant le voyage que je dois faire à Balsora * ; mais je veux que vous sachiez si cela vous arrivoit qu'il y iroit de votre vie : je ne vous en dis pas davantage , craignés seulement de me desobéir.

XV.

* Balsora , ou Bassora , ville capitale d'un Royaume du même nom , à l'entrée de l'Arabie Deserte , sur les confins de la Province d'Hierac , à douze lieues du Golphe Persique ; on peut aller & revenir de Bagdad à Balsora en quinze jours.

X V.

QUART-D'HEURE.

La femme de Babekan connoissoit trop l'humeur violente de son mari pour le contredire; elle avoit assez souvent éprouvé combien sa main étoit pesante. Elle lui promit qu'elle exécuteroit très ponctuellement ses ordres; mais ces promesses ne rendirent pas Babekan plus tranquille; il passa presque toute la nuit sans dormir, & étant retourné le lendemain à la pointe du jour chès la femme où avoient logé ses frères, il y apprit avec beaucoup de joie qu'ils venoient de sortir de Bagdad, dans le dessein de n'y revenir jamais.

Ibad & Syahouk étoient effectivement partis dans la résolution d'aller chercher fortune ailleurs; mais le dernier étant tombé malade à deux journées de Bagdad, & se trouvant obligé d'y séjourner près de trois semaines, leur argent fut bien-tôt dépensé, ils se vi-

36 *Les mille & un quart-d'heure.*

rent en peu de rems dans leur première misère ; & ne sachant où donner de la tête, quelque sévère défense que leur eût fait Babekan, ils prirent le parti de retourner à Bagdad, revinrent trouver leur Hôteffe, & la prièrent d'aller encore chès leur frère pour tâcher de l'engager à les recevoir chès lui, ou tout au moins pour en obtenir quelque argent qui pût fournir aux fraix de leur voyage.

Cette femme ne pût refuser de leur rendre service ; elle alla chès Babekan, & aiant appris à sa Boutique qu'il étoit parti il y avoit déjà douze jours pour aller à Balsora retirer plusieurs balles de marchandises, elle retourna promptement annoncer cette nouvelle à ses Hôtes, que la nécessité pressoit si fort, qu'ils ne balancèrent pas un moment à aller eux-mêmes implorer le secours de la femme de leur frère.

Nohoud ne pût les méconnoître, ils étoient en tout si semblables à Babekan, qu'il n'y avoit personne qui séparément n'eût pris chacun d'eux pour lui ; mais quelques défenses qu'il lui eût faites de leur donner entrée chès elle, elle fut touchée de leur misère & de leurs lar-

mes ;

mes; elle les reçût, & leur fit apporter à manger. Il étoit déjà nuit, à peine Ibad & Syahouk avoient-ils rassasié leur première faim, que l'on heurta assés fort à la porte de la rue; la voix de Babekan, qui se fit entendre & qui ne devoit revenir de trois jours, fut un coup de foudre pour sa femme & ses frères; ils étoient plus pâles que la mort, & Nohoüd, qui ne savoit où les mettre pour les soustraire à la colére de son mari, s'avisa de les cacher dans un petit Caveau derrière cinq ou six pièces d'eau de vie.

Babekan s'impatienta à la porte, il redoubla ses coups, on lui ouvrit à la fin, & soupçonnant sa femme d'avoir chés elle quelque galant caché, il prit un bâton & l'en frappa rudement; ensuite sa jalousie le portant à visiter toute la maison, il chercha avec un soin extrême sans songer à regarder derrière les tonnes d'eau de vie, quoi-qu'il fût entré dans le Caveau. Enfin, Seigneur, poursuivit Ben-Eridoün, ce malin Bosfu n'ayant rien découvert s'appaîsa un peu; il ferma toutes les portes, dont il prit les clés suivant sa coûtume; s'alla mettre au lit avec Nohoüd, & le len-

38 *Les mille & un quart-d'heure.*

demain ne fortit de sa maison que vers la prière du soir, disant à sa femme qu'il souperoit chès un de ses amis. Il ne fut pas plutôt dehors que Nohouï courut promptement au Caveau ; elle fut dans la dernière surprise d'y trouver Ibad & Syahouk sans aucun sentiment : son embarras augmenta de ne savoir ce qu'elle feroit de ces deux corps, mais prenant son parti sur le champ, elle ferma sa boutique, courut chercher auprès du Pont de Bagdad, un Porte-faix de Sivri-hissar *, qui passoit pour un jeune homme fort niais, & lui aiant conté qu'un petit Bossu qui étoit venu marchander chès elle quelques couteaux y étant mort subitement, elle apprehendoit qu'on ne l'inquiéta à ce sujet, elle lui promit quatre sequins d'or s'il vouloit le venir prendre dans un sac, & l'aller ensuite jeter dans le Tigre. Le Porte-faix accepta ses offres ; & Nohouï l'aiant conduit chès elle, lui don-

na

* Sivri-hissar, c'est une petite ville de la Natolie, dont les Habitans ont la réputation d'être très simples. Voyez à ce sujet les bons mots Orientaux page 15.

na pour arrhes deux sequins, le fit boire jusqu'à la nuit, lui fit enfermer seulement l'un des Bossus dans son sac, le lui mit sur la tête, & lui promit de lui donner les deux autres sequins quand elle seroit sûre qu'il auroit fait sa commission.

Le Porte-faix avec le Bossu sur ses épaules s'étant rendu sur le Pont de Bagdad, ouvrit son sac, jeta sa charge dans le fleuve, & retournant aussitôt chès Nohoüd, C'en est fait, lui dit-il en riant, votre homme sert déjà de pâture aux poissons, donnés moi les deux sequins que vous m'avez promis. Nohoüd entra alors dans son arriere-boutique sous prétexte d'aller chercher de l'argent; mais sortant promptement avec un grand cri, elle feignit d'être évanouie; le Porte-faix étonné, la prit entre ses bras: il s'informa du sujet de sa frayeur: après l'avoir fait revenir de son évanouissement, Ah! lui dit cette rusée, en jouant parfaitement son rôle, entrés dans cette salle, vous allez en connoître la cause; le Porte-faix étant entré, resta immobile, lorsqu'à la foible lueur d'une lampe il aperçût le même corps qu'il croyoit avoir

40 *Les mille & un quart-d'heure.*

voir porté dans le Tigre. Plus il l'examina, plus sa surprise redoubla : J'ai jetté très sûrement ce malheureux Bossu de dessus le Pont, dit-il à Nohouï, comment se retrouve-t-il encore ici ? cela ne se peut faire sans magie : n'importe, continua-t-il, essayons s'il en reviendra encore ; alors aiant mis le second Bossu dans le même sac : il le porta sur le Pont, & aiant choisi le lieu le plus profond du Tigre, il ouvrit son sac & jetta dedans le pauvre Syahouk. Il revenoit alors plein de joie vers Nohouï, ne doutant point que le Bossu ne fût allé à fond, lorsqu'en tournant le coin d'une rue, il vid venir à lui un homme qui tenoit à la main une espèce de lanterne, il pensa mourir de frayeur à la vûe de Babekan, qui un peu pris de vin retournoit chès lui : il le suivit pourtant quelque tems, & voyant qu'il prenoit le chemin de la maison où il avoit déjà été prendre les deux Bossus, il le saisit brusquement au collet : Ah ha ! compère, lui dit-il, vous croyés donc me jouer ainsi toute la nuit : voilà déjà deux fois que vous vous moqués de moi, mais il y aura bien du malheur si
vous

vous m'échappés à la troisième ; alors comme il étoit vigoureux il lui jeta son sac sur la tête , & l'y aiant fait entrer malgré lui , il en lia l'ouverture avec une grosse corde , & courant droit au Pont , il y jeta le Bossu & le sac ; il fut un tems assez considerable à se promener aux environs de cet endroit , pour voir si le Bossu ne reviendroit pas encore le frustrer de sa récompense ; mais n'entendant aucun bruit , il retourna chès la Couëliere pour lui demander les deux autres sequins qu'elle lui avoit promis. Ne craignés plus qu'il en revienne , lui dit-il en entrant , le drôle vouloit encore rire à mes dépens , & feignoit apparemment d'être mort pour me faire ainsi promener jusqu'au jour , mais je l'ai si bien accommodé cette fois , que vous ne devez plus apprehender qu'il retourne jamais à votre maison.

Nohouïd surpris de ce discours en demanda l'explication au Porte-faix : J'avois , repliqua-t-il , jetté pour la seconde fois ce malin Bossu dans le Tigre , lorsqu'en revenant chercher mon falaire , je l'ai rencontré encore à cinq ou six rues d'ici avec une lanterne à la main,

main, & qui chantoit en contrefaisant l'ivrogne; je suis entré dans une si grande colére, que me jettant aussitôt sur lui, je l'ai malgré sa résistance fait entrer dans mon sac que j'ai lié avec une corde, & je l'ai ensuite précipité ainsi dans le Tigre, d'où je ne crois pas qu'il puisse jamais revenir, à moins que ce ne soit le Daggial * en propre personne.

La femme de Babekan fut dans une surprise sans pareille à cette nouvelle: Ah! malheureux, lui dit-elle, qu'avez-vous fait? vous venez pour le coup de noyer mon mari, & vous prétendez encore que je vous récompense de cet homicide; non non; je veux venger sa mort, & je vais de ce pas m'en plaindre au Cadi.

Le Porteur fut peu surpris de ces menaces, il crut que Nohoud ne le faisoit que pour s'exempter de lui payer ce qu'elle lui avoit promis: Trêve de raillerie, lui dit-il, donnés moi les deux sequins qui j'ai si légitimement gagnés; il y a assez long-tems que je

* Le Daggial est l'Antechrist des Mahometans.

vous fers de jouer, il est heure que je me retire. La Couûteliere lui aiant refusé le payement : je jure par ma tête, reprit-il, avec une extrême colére, que si je n'ai sur le champ deux sequins, je vous enverrai bien-tôt tenir compagnie au Bossu; Ah ah! continua-t-il, j'en suis d'avis, que l'on me conteste encore mon payement, oh! je ne suis pas si sot que je le parois; je serai payé tout à l'heure, ou nous verrons beau jeu. Plus le Porteur insistoit, & plus Nohoud faisoit retentir le quartier de ses cris; il fut las de tant de résistance, & l'ayant saisie par les cheveux, il la traînoit dans la rue, & l'alloit jeter dans le Tigre, lorsque quelques voisins accoururent à son secours.

Le Porteur eut peur, il se sauva fort mécontent d'avoir été à ce qu'il croyoit trompé par cette femme, & prenoit le chemin du Pont pour retourner chès lui, lorsqu'il fut rencontré par trois hommes qui portoient chacun un fardeau sur leurs épaules, à ce que l'on pouvoit discerner dans l'obscurité. Celui qui marchoit le premier l'arrêta par le bras : Où vas-tu à l'heure qu'il est, lui dit-il? De quoi te mêles-tu, répon-

44 *Les mille & un quart-d'heure.*
pondit le Porte-faix, de mauvaise humeur, je vais où il me plaît ? Tu te trompes fort, repliqua cét homme, tu iras où il me plaira, prends ce paquet que j'ai sur ma tête, & marche devant moi.

XVI.

QUART-D'HEURE.

Le Porteur surpris de ce discours voulut résister, mais cét homme aiant fait briller à ses yeux un sabre large de quatre doigts, & le menaçant de lui couper la tête s'il hésitoit à lui obéir, il fut contraint de se charger du paquet, & de marcher de compagnie avec les deux autres, dont l'un paroissoit un Esclave & l'autre un Pêcheur. Ils n'eurent pas fait dix rues qu'ils arrivèrent à une petite porte, qui leur fut ouverte dans le moment par une vieille femme; ils passèrent par une espèce d'allée fort obscure, & arrivèrent dans un Salon magnifique: mais quel fut l'étonne-

tonnement du Porteur à la lueur de plus de quarante bougies, dont il étoit éclairé, de voir les Bossus qu'il venoit de jeter dans le Tigre, dont deux étoient sur les épaules de l'Esclave & du Pêcheur, & le troisième qu'il avoit apporté sur sa tête, il fut saisi d'une si grande frayeur, qu'il commença à trembler par tout le corps. Il se persuada plus qu'il n'avoit fait encore, qu'un événement aussi extraordinaire ne pouvoit se faire sans magie; mais se remettant un peu de sa surprise, au Diable le malin Bossu, s'écria-t-il, d'un ton de voix fort plaisant, je crois que je passerai toute la nuit à le jeter dans la rivière sans venir à bout de m'en débarrasser; le coquin a eu la malice d'en revenir déjà deux fois pour m'empêcher de gagner les sequins que la Coûteliere m'a promis, & je le retrouve encore ici en compagnie de deux autres qui ne valent guère mieux que lui: mais, Seigneur, continua-t-il, en s'adressant à celui qui paroissoit le maître de la maison où il étoit, prêtez moi je vous prie votre sabre pour un moment; je ne veux seulement que leur couper à chacun la tête, & les aller ensuite jeter tous trois dans

dans le Tigre, pour voir s'ils en reviennent encore : Je joue aujourd'hui d'un si grand malheur, que je suis sûr que le Diable les rapporteroit chès la Couëtiere, ou chès moi.

Le Porteur ayant alors cessé de parler, le Caliphe Watik-billah, car c'étoit lui-même, Seigneur, qui suivant l'exemple d'Harouïn Arreschid son ayeul se promenoit assés souvent de nuit dans Bagdad pour voir ce qui se passoit, & juger par lui-même si l'on étoit content de son Gouvernement. Ce Caliphe, dis-je, déguisé en Marchand, fut dans la dernière surprise d'entendre ces paroles du Porteur : il étoit sorti cette nuit avec son premier Visir, & ayant fait la rencontre d'un Pêcheur, il lui avoit demandé où il alloit ; je vais, répondit cet homme, retirer mes filets qui sont depuis hier matin dans le Tigre ; & que feras tu de ta pêche, repliqua le Caliphe ? demain, lui dit-il, je la vendrai au Marché de Bagdad, pour aider à vivre une femme & trois enfans que j'ai : Veux tu traiter avec moi de ce qui peut être dans tes filets, repartit Watik-billah ? très volontiers, répondit le Pêcheur. Et bien, lui dit le Caliphe, voilà
dix

dix sequins d'or pour le coup de filet, es-tu content ? Le Pêcheur fut étonné d'une pareille générosité ; il ne savoit si c'étoit un songe ; mais serrant les sequins dans sa poche , Seigneur , repliqua-t-il avec transport , si j'en reçois autant toutes les fois que je retire mes filets de l'eau , je serois bientôt plus riche & plus puissant que le Souverain Commandeur des Fideles.

Le Caliphe sourit de cette comparaison. Il marcha jusqu'au bord du Tigre ; entra dans le bateau du Pêcheur ; & avec son Visir l'ayant aidé à retirer ses filets , il fut très étonné au lieu de poissons d'y trouver les deux petits Bossus de Damas , & un sac dans lequel étoit le troisieme.

Une aventure aussi surprenante lui donna de l'admiration , puisque cette pêche m'appartient , dit-il au Pêcheur , qui étoit aussi surpris que lui , je prétens l'emporter chès moi , mais il faut que tu nous prêtes la main. Cét homme avoit reçu de trop grandes marques de la libéralité du Caliphe , pour faire difficulté de lui obéir. Le Visir & lui prirent , l'un Ibad , l'autre Syahouk , par les pieds , ils les jettèrent sur leurs épau-



48 *Les mille & un quart-d'heure.*

épaules ; & le Caliphe lui-même s'étant chargé du sac où étoit Babekan, ils reprenoient le chemin du Palais, lorsqu'ils rencontrèrent le Porteur, qui depuis quelques momens venoit de jeter les trois Bossus dans le Tigre.

Comme Watik-billah étoit tout mouillé de l'eau qui sortoit du sac, il arrêta le Porteur ; & l'ayant contraint de prendre sa charge, il l'avoit conduit jusqu'à une maison qui communiquoit à son Palais. Ce fut là, Seigneur, où le Porteur de Bagdad, par le discours qu'il tint au sujet des trois Bossus, ayant excité la curiosité du Caliphe, il le pria de s'expliquer sur une aventure aussi bizarre.

Seigneur, dit alors le Porteur, l'explication, que vous me demandés, n'est pas si facile qu'on le croiroit bien ; plus j'y pense & moins j'y découvre la vérité de cette aventure ; à tout hasard, je vais vous raconter la chose comme je crois qu'elle m'est arrivée.

XVII.

XVII.

QUART-D'HEURE.

Connoissez-vous, Seigneur, dit alors le Porteur, la femme d'un Coûtelier qui demeure au bout de la rue des Jouailliers ? non, repliqua le Caliphe; vous ne perdés pas grand' chose, reprit le Porteur; c'est la plus maligne bête qui soit dans tout Bagdad: Tenés, je voudrois pour les deux sequins que je possède, qu'il me fut permis de lui appliquer seulement à ma fantaisie cinq ou six gourmandes sur le visage, pour la peine que cette Sorcière m'a donnée cette nuit, quoi-que je sois bien pauvre, je m'en irois coucher content: Cette Coûtelierie donc mais vraiment puis-que vous ne la connoissez pas, je veux vous en faire le portrait: Imaginez vous, Seigneur, voir une grande femme sèche, dont le teint est aussi noir qu'une langue de bœuf enfumée; elle a le front petit, & les yeux si enfoncés

Vol. II.

C

dans

50 *Les mille & un quart-d'heure.*
dans la tête , qu'il faudroit une lunette
d'approche pour les appercevoir : Son
nez a une si grande amitié pour son men-
ton qu'ils se baissent toujourns , & sa bou-
che , qui exhale une odeur de soufre ,
est si grande , qu'elle ne ressemble pas
mal à celle d'un crocodile ; tout cela
ne compose-t-il pas une fort jolie per-
sonne ? Assûrément, lui dit le Caliphe,
qui quoi-qu'impatient de savoir l'Histoire
des trois Bossus, mouroit de rire de
la description naïve du Porteur : Tu
es un si excellent Peintre, que je m'i-
magine voir cette Coûteliere, & que je
gagerois la reconnoître entre mille ;
Mais poursuis ton discours. Et bien
donc, reprit le Porteur , puisque vous
la connoissés à présent , comme si vous
l'aviez déjà vûe , imaginez vous encore
voir cette aimable femme couverte d'un
grand voile , qui cacheoit toutes ses per-
fections , me venir choisir sur la brune
au bout du Pont entre cinq ou six de
mes Camarades , & me promettre à
l'oreille quatre sequins si je veux la sui-
vre. L'appât du gain me touche , je
vole vers son logis , j'y entre avec elle ;
elle quitte son voile ; à son aspect la
frayeur me saisit ; elle s'en apperçoit
sans

sans doute , & pour me rassürer commence par me présenter un grand flacon de vin. Je vous avoue, Seigneur, qu'il étoit excellent, & sans m'informer de quel País il étoit, je vuidai le flacon: je ne le bûvois pourtant qu'en tremblant; je craignois qu'elle ne voulut m'enyvrer pour me débaucher ensuite, & me faire passer la nuit avec elle; & ce n'étoit pas sans fondement que je me l'imaginois, elle me faisoit assés de caresses pour me le faire croire. Après le vin elle apporta sur la table une grosse bouteille d'eau de vie de Datte; elle m'en versa amoureusement un grand verre, que j'avallai sans façon; ensuite elle me proposa . . . attendés, Seigneur, je crois ma foi que j'en bûs deux: Et bois en six, reprit le Caliphe, & finis si tu peux ton histoire: Oh oh! comme vous y allez, Seigneur, l'eau de vie ne se boit pas si vite; elle monte à la tête, je suis à demi yvre d'en avoir bû seulement deux verres; & vous voudriez après tout le vin que j'ai dans le corps, que j'allasse encore boire un bouteille d'eau de vie; Non, Seigneur, je n'en ferai rien, quand même le souverain Commandeur des Croyans m'en prie-

roit à genoux : Mais revenons à nos moutons, tant y a que la Coûteliere me voyant bien conditionné, m'a fait entendre qu'un petit Bossu, qui étoit entré chès elle pour y acheter quelque ouvrage de coûtellerie, étoit mort subitement dans sa boutique, & qu'appréhendant qu'on ne l'accusa de l'avoir tué, elle me donneroit les quatre sequins, qu'elle m'avoit promis, si je voulois l'aller porter dans le Tigre. Je n'avois pas tant bû que je ne voulusse être sûr de la récompense : j'ai demandé deux sequins pour arrhes; elle me les a donnés; j'ai mis le Bossu dans un sac; j'ai exécuté ses ordres, & je venois recevoir le reste de mon salaire, lorsqu'elle m'a fait voir le même Bossu : Je vous laisse à penser, Seigneur, quelle a été ma surprise; je l'ai remis dans le sac; je l'ai une seconde fois porté sur le Pont; & choisissant l'endroit le plus rapide du fleuve, je l'y ai jetté; & je revenois chès la Coûteliere, lorsque j'ai encore rencontré le maudit Bossu avec une lanterne à la main, & qui feignoit d'être ivre; je me suis lassé de tant de plaisanterie, je l'ai brusquement saisi au corps, & le faisant entrer malgré lui dans

dans mon sac, dont j'ai lié l'ouverture, je l'ai jeté pour la troisième fois dans le Tigre, comptant que le sac, dans lequel il étoit, l'empêcheroit d'en revenir; je retournai chés la Coûteliere, à qui j'appris la rencontre du Bossu en vie, & de quelle manière je m'en étois défait; mais au-lieu de me donner les deux sequins que j'attendois d'elle, elle a feint de s'arracher les cheveux de desespoir, & m'a menacé du Cadi, en me disant que j'avois noyé son mari: je me suis moqué de ses larmes; j'ai voulu être payé; j'ai fait du bruit; les voisins sont venus à ses cris; je me suis sauvé: & je revenois chés moi fort triste lorsque vous m'avez contraint, Seigneur, de prendre ce sac sur ma tête & de l'apporter jusqu'ici.

XVIII.

QUART-D'HEURE.

Vous pouvez maintenant, Seigneur, pourſuivit le Porteur, deviner facilement le ſujet de ma frayeur, lorsqu'en arrivant en ces lieux je me ſuis trouvé chargé du même Boſſu, que j'ai déjà jetté trois fois dans le Tigre, & que j'en ai vû encore deux autres qui lui reſſemblent ſi fort, que l'on ne peut les diſtinguer que par les habits.

Quoi-que le Caliphe ne pût pénétrer le fond de cette aventure, il prit un plaifir extrême au récit du Porteur. Enſuite aiant examiné de plus près les trois Boſſus, il crut appercevoir en eux quelques ſignes de vie, & ordonna promptement que l'on fit venir un Médecin; il arriva un moment après, & reconnoiſſant qu'Ibad & Syahouk rejettoient parmi l'eau, qu'ils avoient avallée, une grande quantité d'eau de vie, il ſe douta, comme il étoit vrai, que leur yvref-

ſe

se les avoit fait croire morts : pour Babekan , la seule privation d'air l'avoit presque suffoqué , mais si tôt qu'il eût la tête hors du sac , il revint peu-à-peu ; de sorte qu'au bout d'une demi-heure ses frères & lui se trouvèrent hors de danger.

Jamais on n'a été si étonné que le fût Babekan à la vûe de ses frères , qui étoient couchés sur des Sofas : il ouvroit de grands yeux , & ne pouvant comprendre comment il se trouvoit avec eux dans un lieu inconnu : il se laissa deshabiller sans dire une seule parole , pendant qu'on faisoit la même chose à Ibad & Syahouk.

Le Caliphe après avoir fait porter les trois Bossus dans trois chambres différentes , les fit mettre au lit , & enfermer sous la clé. Il renvoya ensuite le Pêcheur , & aiant ordonné au Visir de retenir le Porteur , & de lui faire toute sorte de bons traitemens , il se prépara à se donner du plaisir aux dépens des Bossus & de la Couëliere , qu'il envoya arrêter le lendemain à la pointe du jour.

Pour avoir un divertissement complet , le Caliphe fit faire pendant la nuit

56 *Les mille & un quart-d'heure.*
deux habits tous pareils à celui qu'avoit Babekan, lorsque le Porteur l'avoit jeté dans le Tigre. Il en fit revêtir Ibad & Syahouk, dont l'yvresse étoit entièrement dissipée, & se trouvant tous trois habillés d'une manière uniforme, il les fit placer derrière trois portières différentes, qui répondoient dans un Salon magnifique du Palais, & donna des ordres pour les faire paroître quand il feroit un certain signal.

Le Visir, qui avec le Porteur & plusieurs Gardes avoit été arrêter la Coureliere dès le grand matin, la fit conduire dans le Salon où le Caliphe étoit déjà sur son Trône. Il l'interrogea sur ce qui s'étoit passé entre elle & le Porteur; elle lui raconta tout ce qui lui étoit arrivé sans rien déguiser de la vérité, & lui témoigna beaucoup de regret de la perte de son mari; mais, lui dit le Caliphe, n'est-ce point une histoire faite à plaisir que tu me racontes? comment est-il possible que ces Bossus se ressemblent si fort que le Porteur s'y soit mépris? Ah! Seigneur, reprit Nohouïd, il étoit à moitié yvre quand je lui donnai cette commission; & de plus, mon mari & ses frères étoient en tout
fi

si semblables, que s'ils avoient été tous vêtus de même, je n'aurois peut-être pas pû les distinguer. Cela seroit fort plaisant, dit alors le Caliphe en frappant des mains, & je voudrois bien être témoin d'une pareille reconnoissance.

C'étoit le signal qu'avoit donné Warik-Billah pour faire paroître les Bossus. On leva en ce moment les portières, & la Coûteliere pensa mourir de frayeur à cette vûe: O Ciel! s'écria-t-elle, quel prodige est-ce ici, depuis quand voit-on les morts ressusciter? Est-ce une illusion, Seigneur, & mes yeux sont-ils de sûrs garents de ce que je vois? Tu ne te trompes pas, repliqua Warik-Billah, de ces trois Bossus l'un est ton mari, & les deux autres sont ses frères; c'est à toi à reconnoître celui qui t'appartient; regarde les bien tous trois, mais je leur défens sous peine de la vie de parler ni de faire aucun signe.

La Coûteliere étonnée au dernier point, les examina l'un après l'autre, elle ne pût jamais distinguer son mari; & le Caliphe qui s'y méprenoit pareillement, ordonnant alors à celui des trois qui étoit Babekan de venir embrasser

58 *Les mille & un quart-d'heure.*

sa femme, fût extrêmement surpris de voir les trois Bossus sauter dans le même moment au cou de la Couëliere, & chacun d'eux assurer qu'il étoit son mari.

X I X.

QUART-D'HEVRE.

Ibad & Syahouk n'ignoroient pas qu'ils étoient en la présence du souverain Commandeur des Croyans, mais quelque respect qu'ils lui dûssent, ils ne crurent pas pouvoir mieux se venger de Babekan qu'en se faisant passer pour lui, & ce dernier eut beau se mettre en colere, ses deux freres s'obstinèrent à lui voler son nom.

Le Caliphe ne pouvoit s'empêcher de rire à cette plaisante contestation des trois Bossus; mais aiant enfin repris son sérieux, il n'y auroit peut être pas tant de presse parmi vous à vouloir être Babekan, leur dit-il, si vous saviez que je ne veux le connoître qu'afin de lui faire donner mille coups de bâtons pour la dure-

dureté qu'il a eue envers ses frères, & pour les défenses qu'il avoit faites à sa femme de les recevoir chez lui en son absence.

Watik-Billah, Seigneur, continua le fils d'Abubeker, prononça ces paroles d'un ton si sévère en apparence, qu'Ibad & Syahouk crurent devoir cesser leur jeu: Si cela est ainsi, Seigneur, dit chacun d'eux séparément, nous ne sommes plus ce que nous ne feignons d'être que pour punir notre frère de ses mauvais traitemens: s'il y a des coups à recevoir, qu'il les reçoive seul, il les mérite; pour nous, Seigneur, nous implorons votre générosité, & nous espérons de votre auguste Majesté, devant laquelle personne ne s'est jamais retiré mécontent, qu'elle aura la bonté de soulager notre extrême misère.

Le Caliphe en ce moment jeta la vûe sur Babekan: il le vid dans une étrange confusion. Et bien qu'as-tu à répondre, lui dit-il? Puissant Roi des Rois, repliqua ce Bossu, le visage prosterne contre terre, quelque punition que je doive attendre de votre justice, je n'en suis pas moins le mari de cette Coûteliere: Mon crime est d'autant plus
C 6 grand,

grand, qu'étant la seule cause du bannissement de mes frères de la ville de Damas, pour un meurtre dont notre parfaite ressemblance empêcha de connoître l'auteur, je devois les faire participans de ma fortune, comme ils l'ont été de mes malheurs; mais si un repentir sincère peut obtenir ma grace, j'offre du meilleur de mon cœur de partager avec eux tous les biens que j'ai acquis avec peine depuis que je suis à Bagdad, & j'espère que votre Majesté me pardonnera mon ingratitude en faveur du regret que j'ai de l'avoir commise.

Le Caliphe, qui n'avoit nulle intention de faire maltraiter Babekan, fut très content de le voir dans cette disposition, il lui fit grace, & voulant qu'Ibad & Syahouk, pour le plaisir qu'ils lui avoient donné, ressentissent les effets de sa libéralité, il fit publier dans Bagdad, que s'il y avoit quelques filles qui voulussent épouser ces deux Bossus, il leur donneroit à chacune dix mille pièces d'or. Il s'en trouva plus de vingt qui s'estimèrent heureuses d'avoir une dot si considérable; mais Ibad & Syahouk aiant choisi dans ce nombre celles qu'ils crurent leur mieux convenir, reçurent encore

encore du Caliphe vingt mille sequins, qu'ils mirent en société avec Babekan; & ces trois frères passèrent tranquillement le reste de leurs jours sous la protection du souverain Commandeur des Croyans, qui fit tant de bien au Porteur, qu'il vécut à son aise depuis ce tems sans avoir besoin de continuer son métier.

Quand Ben-Eridoün eût achevé les aventures des trois Bossus de Damas : Je jure par Aly *, lui dit Schems-Eddin, que depuis que j'ai perdu ma chère Zebd-El-caton, si j'ai été sensible à quelque plaisir, ç'a été à celui de t'écouter. Rien n'est plus plaisant, selon moi, que le dénouement de cette Histoire : Tu avois raison de me promettre du merveilleux, il s'y trouve presque par-tout, & comme je ne saurois trop payer un homme tel que toi, je veux..... Ah! Seigneur, inter-

C 7 rom-

* Aly étoit gendre de Mahomet: ce serment est très usité chès les Orientaux.

rompit Ben-Eridoün, sans donner au Roi d'Asracan le tems d'achever, ce n'est point l'interêt qui me fait agir : des récompenses trop fortes ne feroient qu'exciter de plus en plus la haine des Médecins de cette ville contre mon père & contre votre fidèle Esclave. Je ne l'ai déjà que trop éprouvée depuis son départ ; & si je suis encore en vie je ne dois cet avantage qu'au bonheur que j'ai eu de plaire à votre Majesté. Qu'est-ce à dire, reprit Schems-Eddin, surpris de ce discours ? quelqu'un dans Asracan feroit-il assés hardi pour chercher à te faire du déplaisir ? Seigneur, dit alors le Visir Mutambid, en prenant la parole, Ben Eridoün doit être rassuré par la conduite que j'ai tenue avec lui : Un de vos Médecins m'avoit rapporté qu'il se railloit de l'embarras où nous étions Cuberghé & moi, de vous fournir tous les jours de nouveaux sujets pour vous entretenir, & m'assûra qu'il se vantoit d'y suffire lui seul jusqu'au retour de son père. Le premier mouvement me mit dans une coléce terrible contre Ben-Eridoün ; je voulus lui faire craindre la punition que méritoit sa témérité, mais je le vis si tranquille sur mes menaces,

&c

& si docile à exécuter ce dont par la suite j'ai connu que le Médecin l'accusoit faussement, que je lui ai rendu toute la justice dûe à son mérite, & que depuis ce tems je l'ai regardé comme mon propre fils.

Il est vrai, Seigneur, reprit le fils d'Abubeker, en s'adressant au Roi d'Astracan, que j'aurois tort de me plaindre de Mutamhid, j'en ai reçu toutes les faveurs possibles; mais cependant on me garde à vûe, & le perfide Médecin, qui ne cherchoit qu'à me faire périr, jouit de la liberté.

Cela n'est pas juste, interrompit Schems-Eddin, je prétens qu'il soit enfermé dans une obscure prison jusqu'au retour d'Abubeker, & pour te mettre à l'abri des effets de l'envie des autres Médecins, je te fais Visir, & jet'écale à Mutamhid & à Cuberghé, à condition que tu n'auras aucun ressentiment contre le prémier; ses intentions n'étoient pas mauvaises, & je le connois trop humain pour présumer qu'il t'eût jamais fait punir de mort si je n'avois pas été content de toi.

Ben-Eridoûn comblé des bienfaits du Roi, se jetta à ses pieds: il refusa d'abord

64 *Les mille & un quart-d'heure.*

bord l'honneur qu'il venoit d'en recevoir ; il fallut obéir : Seigneur, lui dit-il, puisque votre Majesté me force d'accepter une Dignité dont je me sens incapable, je souscris à ses suprêmes volontés, & commence par assurer Mutamhid d'une amitié éternelle & inviolable ; mais comme l'oubli des injures est la principale marque d'un bon cœur, je vous supplie de pardonner à ma prière au Médecin qui m'a voulu perdre : Qu'il sache seulement que j'ai pu le punir de sa perfidie, & que je n'ai pas voulu le faire. Non non, reprit Schems-Eddin, je veux être obéi sur ce point : il ne verra le jour que lorsqu'Abubeker fera revenu de Serendib ; & ce Calomniateur souhaitera autant son retour qu'il l'a appréhendé ; mais jusqu'à ce moment, mon cher Ben-Eridoün, poursuivit ce Prince, ne m'abandonne pas aux cruels maux auxquels je suis livré, & tâche de contribuer par la douceur de ta conversation à me tirer de la sombre mélancolie où me plonge sans cesse le triste souvenir des pertes que j'ai faites. Seigneur, reprit Ben-Eridoün, après s'être prosterné contre terre, puisque votre Majesté a bien voulu s'abaisser à écouter

ter avec quelque complaisance le plus humble de ses Esclaves, je jure que je ne la quitterai jamais, tant que j'aurai l'honneur de lui plaire; & que tous les instans de ma vie seront dévoués à son service. Continue donc, repliqua Schems-Eddin, à me donner des marques de ton attachement, en me racontant quelque nouvelle Histoire, qui me fasse autant de plaisir que m'en ont fait celles que j'ai déjà entendues.

J'en fais une, Seigneur, répondit Ben-Eridouïn, qui est assés particulière, mais j'ai déjà hésité plus d'une fois à vous la dire; j'ai craint de vous retracer l'image de vos malheurs par la conformité qu'elle a dans son commencement avec ce qui vous est arrivé de plus funeste; il est vrai que la suite en est très différente, & qu'elle vous fera bien-tôt oublier ce qu'elle aura d'abord eu de triste; mais je n'ose, Seigneur, vous la raconter sans un ordre exprès de votre Majesté.

Schems-Eddin rêva quelques momens, il prit ensuite la parole, mes malheurs me sont toujours si présens, dit-il, que ton récit ne sauroit les augmenter: ainsi, mon cher Ben-Eridouïn, tu peux hardi:

66 *Les mille & un quart-d'heure.*

hardiment commencer ton Histoire; de quelque nature qu'elle puisse être, je t'écouterai avec attention. Ben-Eridouïn obéit à un commandement si précis, & parla en ces termes au Roi d'Astracan.

L'HIS-



L'HISTOIRE

d'Outzim-Ochantey,

Prince de la Chine.

FANFUR * Empereur de la Chine avoit épousé Katifé, une des plus charmantes Princesses de la terre; jamais rien n'avoit paru de plus achevé dans la nature : & lorsqu'on avoit une fois jetté les yeux sur le globe de son visage, on perdoit l'idée de tout ce que l'on avoit vû de beau, pour ne plus songer qu'aux perfections de cette Princesse, dont les qualités de l'esprit étoient encore supérieures à celles du corps. De pareilles femmes devoient être immortelles; mais, Seigneur, l'incomparable Katifé ne parût presque dans

* Il y a eu un Prince nommé Fanfur, qui regnoit à la Chine en l'Année 1269.

68 *Les mille & un quart-d'heure.*

dans la Chine que pour y laisser un regret éternel de sa perte; elle mourut la première année de son mariage, en donnant la vie à un Prince que l'on nomma Ourzim-Ochantey.

Fanfur eut tant de douleur de la mort de son épouse, qu'il abandonna le soin de ses Etats pour se livrer tout entier à son desespoir. Il fit bâtir dans son Palais un Tombeau magnifique, sur lequel étoit en marbre blanc la représentation de Katifé, & ne manquoit jamais d'aller deux fois par jour l'arroser de ses larmes.

Il y avoit près de cinq ans que ce Prince vivoit de cette manière, lorsque son grand Visir, qui étoit un homme d'une probité achevée, se vint présenter devant lui: il se prosterna d'abord la face contre terre; & s'étant ensuite relevé, Seigneur, lui dit-il, ton humble Esclave osera-t-il te remontrer que ta douleur est de trop longue durée, & qu'elle te fait tort dans l'esprit de tes Peuples? Quelque mérite qu'ait eu l'incorparable Katifé, ils sont indignés de te voir verser si long-tems des larmes, qui conviennent mieux à une femme qu'à un grand Prince, tel que tu es.

Ka-

Katifé étoit belle par excellence, mais n'y a-t-il plus de femmes sur la terre qui puisse l'égaler ? Si tu es insensible à toute autre beauté, songe du moins que tu es responsable envers ton fils d'un Trône dont je vois tes Sujets prêts à te priver, si tu continues à vouloir vivre dans la retraite.

X X.

QUART-D'HEURE.

Fanfur étonné du discours du Visir, se réveilla comme d'un profond assoupissement : il n'en falloit pas moins pour le retirer de l'état léthargique dans lequel il étoit. Je te sai bon gré, Visir, lui dit-il, de la sincérité avec laquelle tu viens de me parler : l'intérêt seul de mon fils me rappelle à la vie : je serois coupable si mon desespoir étoit cause qu'il tomba dans la misère : Fais donc savoir au peuple que je vais me montrer à lui, & que je veux désormais vivre autrement

ment que je n'ai fait depuis la mort de ma chère Katifé.

Le Visir n'eût pas plutôt annoncé cette nouvelle, que l'air retentit de cris de joie ; Fanfur étoit fort aimé, & ses Sujets, quelque contens qu'ils fussent de l'administration du Visir, marquèrent par mille Fêtes galantes l'allégresse où ils étoient de voir leur Prince gouverner par lui-même.

Comme dans toutes les actions de Fanfur il regnoit toujours un air de tristesse, le Visir pour tâcher à la dissiper lui présenta les plus belles personnes du monde ; leurs attraits ne purent effacer de son cœur l'image de la charmante Katifé, dont la mémoire lui étoit si chère. Il les regarda toutes avec une insensibilité qui étonnoit les Mandarins, & tournant toutes ses affections vers le seul Ourzim-Ochantey, il déclara que tant que ce Prince vivroit, il n'auroit commerce avec aucune femme.

Enfin, Seigneur, l'unique héritier du Royaume de la Chine avoit à peine atteint sa sixième année, qu'il se sentit une inclination violente de voyager : il en demanda un jour la permission à Fanfur ;

fur ; mais ce Monarque surpris d'une pareille demande, après lui avoir représenté avec une extrême tendresse tous les dangers auxquels il seroit exposé, & les inquiétudes cruelles que lui causeroit son absence, le conjura de ne plus penser à ce dessein.

X X I.

QUART-D'HEVRE.

Ces remontrances, loin de toucher Outzim-Ochantey, irritèrent ses desirs, résolu quand il en trouveroit l'occasion de partir sans le consentement de Fanfur. Il se munit d'un très grand nombre de pierreries, prit de l'or autant qu'il crut en avoir besoin, & aiant su engager dans ses intérêts six de ses amis, ils furent les seuls avec lesquels il s'embarqua sur un petit vaisseau qu'il avoit fait acheter secrètement par l'un d'eux.

De ces six personnes, l'un qui avoit été

72 Les mille & un quart-d'heure.

été son Gouverneur, eût beau s'opposer à ses desseins, ce Prince le menaça de toute son indignation s'il en ouvroit jamais la bouche au Roi son père : & comme Bakmas, c'est ainsi qu'il se nommoit, aimoit tendrement son Eleve, plutôt que de l'abandonner à la violence des passions auxquelles le livroit une bouillante jeunesse, il résolut de s'exposer aux mêmes dangers que lui.

Le second compagnon de voyage du Prince s'appelloit Ahmedy, c'étoit un Mandarin de la science, il possédoit presque toutes les Langues vivantes, & jamais on n'avoit vû un homme dont l'éloquence égalât la sienne.

Le troisième étoit fils de la Nourrice du Prince & d'un riche Marchand.

Le quatrième excelloit dans la Musique, & touchoit des Instrumens avec une délicatesse qui ravissoit les sens.

Le cinquième étoit un Peintre comparable au célèbre Many, & le dernier étoit si léger à la course, qu'il auroit arrêté les animaux les plus vîtes.

Les vents étant très favorables, & le vaisseau très bon voilier, le Prince fit près de huit cens lieues en moins de dix

dix jours. Il arriva à un Port de mer, où après être débarqué, il fit présent du Vaisseau & de tout l'équipage au Pilote, avec défenses expresse de retourner à la Chine de six années.

Bakmas & Ahmédý voyant qu'Ourzim-Ochantey répandoit avec profusion l'or & l'argent par toutes les villes où ils passoient, lui représentèrent bien-tôt, que puisqu'il vouloit voyager en homme privé, il ne devoit pas faire de si fortes dépenses; & que s'il vivoit avec aussi peu d'économie, qu'il commençoit à le faire, ses richesses, telles qu'elles pussent être, seroient bien-tôt épuisées. Le Prince n'en voulut rien croire; il fut si prodigue, qu'il fallut avoir recours aux pierreries, dont la valeur montoit si haut qu'il s'imaginait ne devoit jamais manquer d'argent. Cependant après avoir fait environ douze mille lieues dans différens Païs, tant par mer que par terre, il commença trop tard à s'appercevoir qu'il auroit dû suivre les sages conseils du Mandarin & de son Gouverneur. Il reconnut alors sa faute avec une douleur extrême, & se vid dans la situation la plus triste où se puisse trouver un Prince. Pour

Vol. II.

D

sur-

74 *Les mille & un quart-d'heure.*
furoit de déplaisir, il avoit rendu ses
six Compagnons de voyage aussi misé-
rables que lui ; mais il eut encore la
consolation de voir qu'aucun d'eux ne
lui reprocha son peu de conduite, &
qu'au contraire tous s'offrirent à l'aider
à vivre en travaillant chacun de leur
art.

En effet, ils ne furent pas plûtôt ar-
rivés dans une grande ville, que le Cou-
reur aiant sù que l'on cherchoit par-tout
un homme qui pût en diligence expedi-
er quelques affaires pressées, s'offrit de
le faire. Il entreprit en moins de vingt-
quatre heures un voyage de plus de soix-
ante lieues. On accepta ses offres, le
Prince & ses Compagnons furent sa
Caution. On lui compta de l'argent,
dont il leur laissa la plus grande partie ;
& aiant exécuté ce qu'il avoit promis,
au grand contentement de ceux qui l'a-
voient employé, le Prince profita de sa
diligence ; & vivant avec un extrême
ménage, ils abordèrent à une autre vil-
le, comme ils n'avoient plus que quatre
pièces d'argent.

XXII.

QUART-D'HEURE.

Dès qu'ils y furent arrivés, le fils du Marchand, qui savoit parfaitement l'Arithmetique, alla chez un fameux Négociant; il s'offrit de solder en trois jours tous les comptes qu'il avoit avec ses Correspondans. Quoique cela parût presque impossible, le Négociant le fit travailler, fut content de lui, le paya très honnêtement; & cette somme fit vivre une quinzaine de jours le Prince & sa suite; au bout desquels il se trouva réduit à la même nécessité. Le Musicien alors prit son luth, & se mit à chanter avec tant de grace & de méthode, que les principaux de la ville le firent venir dans leurs maisons. Ils le récompensèrent dignement du plaisir qu'ils en avoient reçu: & cet argent les aida à vivre quelques semaines. Le Peintre alors voyant qu'ils alloient être dans le même besoin, vint

D 2

trou-

76 *Les mille & un quart-d'heure.*

trouver le Roi de la Province où ils étoient alors ; il s'offrit de faire son Portrait, & le représenta avec tant d'art & si ressemblant ; que ce Prince étonné de cette nouveauté , le regarda comme un homme divin. Il ne pouvoit comprendre que l'on sût former des traits si justes & si naturels, qu'il n'y eût personne qui ne le reconnût dans ce Tableau. Il donna au Peintre un diamant d'un grand prix, & la valeur de trois mille sequins. Tous les plus grands Seigneurs de la Cour, à l'exemple du Prince, voulurent aussi se faire peindre ; il y réussit parfaitement, & il en reçut des présens si considérables, qu'il emporta de cette ville plus de dix mille pièces d'or. C'étoit une grande somme, par rapport à l'état où étoit le Prince, mais très modique, eu égard aux richesses immenses qu'il avoit indiscretement dissipées.

Ils s'habillèrent tous très proprement, ménagèrent leur argent, & résolurent de reprendre la route de la Chine. Ils avoient déjà fait plus de cinq cens lieues, & étoient prêts d'arriver à Zoffala *,

lors-

* Zoffala est une ville située dans un Royaume du même nom, dans le País des

lorsqu'ils furent envelopés par une troupe de près de deux cens Voleurs.

Quoi-qu'Outzim Ochantey ne fût accompagné que de ses six Camarades, le nombre ne l'effraya pas; il résolut de se mettre en défense; mais Ahmedy lui ayant remontré la témérité qu'il y avoit de l'entreprendre, le Prince mit bas les armes; un homme d'assez-bonne mine, qui paroissoit le Chef de ces scélérats, l'aborda assez civilement, pour une personne de sa sorte: Nous n'en voulons point à votre vie, lui dit-il, puisque vous ne faites aucune résistance: Nous nous contenterons de vos biens; mais si quelqu'un de vous avoit été assez hardi pour se défendre, je jure que vous seriez déjà exterminés. Outzim-Ochantey regarda cet homme avec fierté: Si

D. 3 vous

Cafres en Afrique. Plusieurs Géographes croyent que c'est l'Ophir où Salomon envoyoit ses Vaisseaux, & d'où il tiroit tant d'or & d'ivoire. Deux raisons appuyent cette opinion; premièrement, parce qu'il n'y a point de País où il y ait tant d'or & d'éléphans: & secondement, parce que c'est la route que les Vaisseaux prenoient par la Mer Rouge.

vous n'étiez que cinquante contre nous sept, dit-il, je ne vous craindrois pas; mais il faut céder à la force, vous êtes le maître de notre fortune.

Une réponse aussi hardie plût au Capitaine de ces Voleurs: Je vois bien, lui dit-il, que tu as du courage, je t'en fais bon gré, en faveur de cela j'en userai bien avec toi. Alors aiant examiné à quoi se pouvoit monter tout le butin, il rendit au Prince cent sequins d'or, cinquante à chacun de ceux qui l'accompagnoient, permit qu'ils conservassent leurs chevaux, & les laissa continuer leur chemin.

Ils arrivèrent enfin à Zoffala, où le Prince de la Chine étant tombé dangereusement malade, ils y dépensèrent la meilleure partie de leur argent, & se trouvèrent réduits à leur première misère.

C'étoit à Bakmas à employer son talent pour les mettre en état de poursuivre leur route; mais comme la ville n'étoit habitée que par des Marchands, dont l'esprit étoit uniquement rempli de leur commerce, qui ne savoient ce que c'étoit que la politesse, qu'il avoit étudiée à la Cour de la Chine, & dont
il

il prétendoit donner des leçons , il eut beau promener sa Noblesse par toute la ville , il perdit ses peines , & ne trouva personne qui lui offrit seulement un verre d'eau. Il mordoit les lèvres de déplaisir.

XXIII.

QUART-D'HEURE.

Bakmas , Seigneur , continua Bénéridouin , se retiroit pénétré de douleur de ne pouvoir rendre à son Prince le même service que ses Compagnons , lorsqu'il fut rencontré par un vénérable Vieillard , dont l'air étranger faisoit connoître qu'il n'étoit pas de Zoffala ; il jugea à l'air de Bakmas qu'il étoit accablé de chagrin , & en aiant appris à-peu-près le sujet , il le pria avec sa compagnie de venir se reposer chez lui ; le Prince y alla avec sa suite , & pendant le repas ce bon Vieillard voyant que Bakmas vantait fort les prérogatives que nous donne une illustre naissance , Mes

80 *Les mille & un quart-d'heure.*
amis, dit-il à ses Hôtes, le pauvre est
toujours méprisé de quelque condition
qu'il soit; si vous n'êtes pas à votre ai-
se, vous ferez beaucoup mieux de ne pas
publier votre Noblesse; si au contraire
vous êtes opulens, fussiez-vous descen-
dus de la lie du peuple, vous serés ré-
vérés de chacun comme les plus nobles
de la terre. Cela dit, il mit vingt pié-
ces d'or dans la main de Bakmas, &
se levant de table pour aller vaquer à
ses affaires, le Prince & ses gens sorti-
rent avec lui.

Quelles tristes réflexions cét avis ne
fit-il point faire à Ourzim-Ochantey? il
en pleuroit de honte: Quoi, se disoit-
il, il faut que par ma seule faute je me
trouve obligé de ne subsister que par les
talens de mes Compagnons? Sans leur
secours je serois donc réduit à la dernie-
re misère? Ahmedy voyant le Prince
plongé dans une extrême douleur, se ser-
vit de toute son éloquence pour le con-
soler: Il lui reprocha même son peu de
courage dans l'adversité; & étant partis
de Zoffala, ils arrivèrent quelques jours
après dans une petite ville fort jolie.
Ahmedy n'y fut pas plutôt entré, qu'il
envoya publier qu'il disputeroit pendant
huit

huit jours sur toute sorte de matières contre les personnes les plus doctes. On ne fit d'abord que rire de sa présomption; mais quand il en fut venu aux effets, il ravit tellement en admiration ses auditeurs, & fit voir une science si universelle, qu'il rendit confus tous ceux qui parlèrent contre lui. Au bout du compte sa science ne servit qu'à exciter l'envie des Savans; il ne remporta de cette dispute qu'une gloire vaine & infructueuse, & l'on caballa tellement contre lui, sous prétexte que sa doctrine étoit contraire aux intérêts de l'Etat, qu'il fût obligé de prendre la fuite pour mettre sa vie en sûreté; & si nos sept Voyageurs n'avoient encore eu quelque argent, ils se seroient trouvés très embarrassés.

Le docteur Ahmedy étoit dans une confusion extrême; il déclama long-tems contre l'ingratitude & l'ignorance du siècle; mais enfin après avoir marché pendant onze jours, ils arrivèrent aux portes de Zeb*.

D 5. Acca-

* Zeb est une des principales Provinces de Biledulgerid, auprès des Deserts de Barca en Afrique, dont la Capitale porte le nom.

82 *Les mille & un quart-d'heure.*

Accablé des cruelles réflexions que le Prince de la Chine faisoit sur son malheur, O ciel ! s'écria-t-il, chacun de vous à l'exception d'Ahmedy a trouvé de quoi nous faire subsister, & moi je suis encore à éprouver si la fortune me refusera de quoi me venger de votre secours: Non non, il ne sera pas écrit dans le Ciel, que je vous sois toujours à charge; alors leur ayant dit qu'il vouloit les quitter pour une heure seulement, il leur ordonna de le venir joindre dans la principale Place de Zeb; & voulant être obéi malgré leur opposition, il se sépara d'eux. Après avoir traversé une grande partie de la ville, il s'affit sur un banc de pierre qu'il trouva en son chemin; & rêvoit profondément à son malheur, lorsqu'une pompe funébre d'une grande magnificence passa par la rue où il étoit alors. Le chagrin l'accabloit tellement, qu'insensible à tous les objets présens, il n'eût pas la moindre curiosité de s'informer pour qui les habitans de Zeb versoit des larmes; & quand le Chariot, sur lequel étoit le Cercueil, passa devant lui, il ne se leva point comme tous les autres Spectateurs.

On

On fut si scandalisé de cette action, que l'on imputoit à mépris, que l'on dit mille injures au Prince; il ne daigna point y répondre, considérant en lui-même à quoi nous expose la misère; mais son silence étant encore mal interprété, l'un des Officiers de la pompe funébre le frappa rudement au visage d'une baguette qu'il portoit à la main.

Ouzim-Ochantey fut alors si transporté de colère, que tirant son sabre il en fit voler la tête de cœr insolent. Un coup si hardi étonna tous les Spectateurs; on voulut se jeter sur le Prince, mais se défendant comme un lion furieux, il mit plus de trente hommes hors de combat avant que l'on pût l'arrêter. Cependant le nombre l'accabla; on le saisit, on lui lia les mains, & l'on alloit le conduire dans une infame prison, quand ses six Compagnons arrivèrent hûreusement à l'endroit où cette sanglante scene venoit de se passer.

XXIV.

QUART-D'HEVRE.

Ils n'hésitèrent pas à mettre tous le sabre à la main, & fondant inopinément sur ceux qui s'étoient rendus maîtres d'Outzim-Ochantey, ils le délivrèrent bien-tôt de leurs mains : ce Prince reprit alors son sabre, & se joignant à ses défenseurs, ils répandirent tellement la terreur dans la ville, que l'on abandonna la pompe funèbre, & que chacun se mit à fuir de toutes ses forces.

Ahmedy s'informant alors d'Outzim-Ochantey par quelle raison on l'avoit ainsi maltraité, fut très surpris d'entendre qu'il l'ignoroit ; mais aiant appris par le Conducteur du Char, sur lequel étoit le Cercueil, que c'étoit pour n'avoir pas porté le respect dû au corps du Roi de Zeb, nommé Meruan, qui venoit de mourir sans héritiers, il résolut de profiter de l'épou-
van-

vante générale ; & conseillant au Prince & à ses Compagnons de remettre le sabre dans le fourreau , il les conduisit vers le lieu où le peuple avoit pris la fuite. Ils arrivèrent dans une grande place où il étoit assemblé , & marchant d'un pas grave , ils abordèrent les principaux de la ville , qui les regardoient avec une espèce de respect mêlé de frayeur.

Ahmedy alors fit signe qu'il avoit quelque chose d'important à leur dire ; il se fit un silence universel , & ce sage Chinois leur parla en leur Langue avec tant d'éloquence , que tout le peuple , qui l'entouroit , ne se laissoit point de l'écouter , & témoignoit le regarder comme un homme inspiré. Il fut bientôt faire valoir cette crédulité , & feignant d'avoir été averti par notre grand Prophete de tout ce qui devoit arriver après la mort de Meruan , & que pour terminer les différends qui devoient naître entre les principaux de la Province pour le choix d'un nouveau Roi , il avoit reçu ordre de leur amener des extrémités du monde un jeune Prince d'une bravoure inouïe ; il leur commanda alors d'un ton si absolu de rece-

voir Outzim Ochantey pour leur Roi, que personne n'osa le contredire ; il leur fit ensuite un très beau portrait de la sagesse , & sur-tout de la valeur dont il venoit de donner des marques éclatantes , & finit par leur promettre toute sorte de prospérités sous son regne.

Ce discours prononcé d'un air de Prophete , avec une grace & une adresse extrême , surprit les moins crédules esprits. Le peuple poussa mille cris de joie : Que ce jeune Heros, que Mahomet nous envoie , regne sur nous & sur nos descendans , s'écria-t-il ; & que quiconque s'opposera à son élévation soit réputé ennemi du grand Prophete. Quand même les prétendans à la Royauté auroient voulu caballer contre le Prince de la Chine, ils n'auroient pu defabuser le peuple de la prévention où ils étoient ; mais ajoutant foi eux-mêmes aux paroles du Mandarin , il n'y eut plus qu'une voix pour proclamer Roi Outzim-Ochantey ; & l'on le conduisit sur le champ par toute la ville qui le reconnût pour son Maître.

Ce Prince étoit dans un étonnement

ment difficile à exprimer. Il regardoit cette aventure comme ces rêves agréables dont on apprehende de voir la fin; mais y trouvant de la réalité, il reçut avec gravité les respects qu'on lui rendoit, fit achever la pompe funébre de Meruan, à laquelle il voulut assister avec ses Compagnons, & aiant fait tirer du Thresor cent mille sequins d'or, il les répandit parmi le peuple.

Pour qu'il n'y eût personne de mécontent dans toute la ville de Zeb, le nouveau Roi après avoir fait lever les corps de ceux, que lui & ses Compagnons avoient privés de la vie, ordonna qu'on leur dressa un Tombeau magnifique, & faisant assurer par Ahmedy qu'ils jouissoient tous de la récompense promise aux bons Musulmans, il voulut encore consoler leur famille autrement que par des paroles, fit donner à leurs veuves & à chacun de leurs enfans dix mille sequins d'or.

X X V.

QUART-D'HEURE.

Ahmedy & Bakmas ne quittèrent presque point le Prince, qui ne se gouvernoit que par leurs sages conseils : Il récompensa libéralement les autres Compagnons de ses voyages & fut près de cinq ans sur le Trône adoré de tous ses Sujets ; mais l'amour de la Patrie agissant tout d'un coup sur lui, & se rappelant sans cesse l'inquiétude cruelle, où devoit être le Roi son père depuis qu'il l'avoit quitté, il résolut de retourner à la Chine. Il assembla pour cela les principaux de son Royaume, & leur aiant exposé son dessein, il les pria de choisir deux d'entr'eux pour gouverner l'État avec Ahmedy & Bakmas, jusqu'à ce qu'il leur eût donné de ses nouvelles, & les pria, en cas qu'ils fussent trois ans sans en avoir, d'élire pour Roi qui ils jugeroient à propos.

Je

Je passe sous silence, Seigneur, pour-
 suivit Ben-Eridouh, les oppositions
 que l'on apporta à laisser partir le Prin-
 ce, & le regret que l'on témoigna de
 le perdre; quelque douleur qu'il vid sur
 le visage de ses Sujets, & quelque pei-
 ne qu'il ressentit lui-même à les quit-
 ter, il demeura ferme dans ses senti-
 mens; embrassa ses six amis, qui vou-
 loient le suivre malgré lui; prit quan-
 tité d'or & de pierreries; & s'éloigna
 seul & *incognito* de sa Capitale. Ahme-
 dy qui l'avoit élevé sur le Trône fut
 le plus sensible à l'éloignement du Prin-
 ce: Moa cher Seigneur, lui dit-il,
 en recevant ses adieux, puisque vous
 êtes inflexible, & que je vai vous per-
 dre, & peut être pour toujours, rece-
 vés je vous prie de moi cette escarbou-
 cle; il présenta en même tems à Out-
 zim-Ochantey une pierre précieuse de
 la grosseur d'une noix, & chargée de
 caractères talismaniques; La lumière du
 soleil, lui dit-il, n'est pas plus vive que
 celle que cette escarboucle répand dans
 l'obscurité; c'est un présent que m'a
 fait un sage Cabaliste, & je le remets,
 Seigneur, entre vos mains comme ce
 que j'ai de plus rare: vous en aurez
 peut-

90 Les mille & un quart-d'heure.

peur-être besoin dans un voyage d'aussi long cours, que celui que vous entreprenés. Le Prince accepta le présent d'Ahmedy, & après l'avoir embrassé tendrement, il prit la route des Etats du Roi son père.

Il n'arriva rien d'extraordinaire au Prince de la Chine dans plusieurs Cours étrangères où il passa. Il s'y arrêtoit ordinairement quelque tems, & y faisoit fort belle figure; mais il s'étoit bien corrigé des prodigalités qui l'avoient autrefois rendu si misérable.

Enfin après un an de voyage tant par mer que par terre, il arriva dans les Etats d'un Prince nommé Kuseh*: à l'entrée de sa Capitale étoit une grande Place ouverte de tous côtés, & que l'on avoit rendue spacieuse par la ruine d'un vieux Temple, que les Idolâtres avoient autrefois dédié à une Divinité nommée Pudorine. C'étoit sur ses fondemens mêmes que Kuseh avoit fait bâtir un Palais superbe. Au devant du Palais on voyoit un grand obelisque de marbre noir, sur lequel d'un côté étoient

* Kuseh en Arabe signifie effeminé, qui a peu de barbe.

étoient gravées en lettres d'or les loix fondamentales de l'Etat, & de l'autre plusieurs Maximes de galanterie.

Le jeune Prince de la Chine s'amusoit à examiner cette plaisante Pyramide, lorsqu'il appercût aux fenêtres du Palais deux femmes d'une beauté peu commune. Il en fut d'abord ébloui, & s'informant qui elles étoient, il apprit que c'étoit les deux filles du Roi, dont l'aînée s'appelloit Modir, & la cadette Gulpenhé*; il trouvoit la première tout-à-fait à son gré; mais quelques Errangers lui en firent un vilain portrait, qu'il effaça bien-tôt de son cœur l'impression qu'elle y avoit déjà faite. Cette Princesse, lui dit-on, n'est jamais la même, tantôt blonde, tantôt brune, elle condamne aisément & sans aucun sujet ce que quelques jours auparavant elle avoit aimé avec fureur. Son seul caprice fait une loi indispensable par tout le Royaume; elle étend même son pouvoir jusque sur le langage; & tient tellement sous sa dépendance les Sujets du Roi son père, que sous peine de passer pour ri-

* Gulpenhé signifie fleur de pêcher.

92 Les mille & un quart-d'heure.

dicule l'on n'est plus en droit de rien faire ni de rien dire, s'il n'est approuvé par cette bizarre Princeſſe.

Pour Gulpenhé, lui dit un bon Vieillard des plus ſenſés, quoi-que moins belle, elle eſt bien plus à craindre que ſa ſœur, il eſt preſque impoſſible de ſe défendre de ſes charmes; elle a auprès d'elle une vieille Eſclave noire nommée Kouroûm *, qui change de figure & d'habits à tous momens pour ſurprendre les jeunes Etrangers qui arrivent en cette ville. Cette dangereuſe Princeſſe a fait bâtir un Palais magnifique joignant à celui du Roi: les Jardins en ſont ſuperbes; il ſ'y trouve pluſieurs Labyrinthes ingénieufement conſtruits, & où l'on ſ'égare ordinairement avec elle; mais l'on n'eſt pas plutôt entré dans un petit chemin bordé de roſes, que l'on va ſe rendre dans une vaſte Campagne appellée la Prairie de Satiété. On ne voit plus de roſes en cet endroit; elles ſont dépouillées de leurs feuilles; l'on n'y trouve à la place qu'un vilain fruit long & rougeâtre; & l'on y perd tel-

* Kouroûm en Arabe ſignifie ſuye de cheminée.

lement le goût des plaisirs, que l'on n'aspire qu'à en sortir pour n'y plus rentrer. En vain Gulpenhé a fait mettre un large fossé au bout du chemin de roses, il n'y a presque personne, & surtout les hommes, qui ne le franchissent aisément.

Après avoir quitté ce Vieillard de bon sens, le Prince faisoit encore réflexion sur ce qu'il venoit d'entendre, lorsqu'il fut abordé par une femme couverte d'une voile très épais.

XXVI.

QUART-D'HEURE.

Mon fils, dit cette femme au Prince, en lui prenant la main, & le tirant à quartier, Vous êtes nouvellement arrivé en ce Pais; je le connois à votre indifférence, & au peu d'empressement que vous avez à chercher les bonnes fortunes, qui n'y sont pas rares pour des hommes comme vous: Je viens vous en annoncer une qui

qui doit faire le bonheur de votre vie :
Suyvez moi seulement , & soyez dis-
cret.

La curiosité emporta Outzim Ochan-
tey , il suivit cette femme sans raison-
ner ; & après avoir marché assez long-
tems , il arriva enfin dans une rue fort
étroite , au bout de laquelle sa Conduc-
trice aiant ouvert une petite porte , elle
le fit entrer par un escalier & par une
allée très obscure dans un Salon éclairé
de cent bougies , enrichi de tout ce que
l'art & la nature peuvent fournir de
plus brillant. On y respiroit des odeurs
si douces qu'elles enchançoient les sens ;
& cette femme l'aiant quitté pour aller
avertir sa Maîtresse de son arrivée , le
Prince s'attacha à considérer toutes les
beautés de ce lieu : Il fut bien-tôt di-
strait de cette occupation par l'arrivée
d'une jeune personne qui entra dans le
Salon ; il en fut d'abord enchanté , &
se jettant à ses pieds avec précipita-
tion , Que mon bonheur est digne d'en-
vie , Madame , lui dit-il , que vous ayez
bien voulu me faire conduire en ces
lieux pour vous y jurer un amour éter-
nel ! Non , Madame , tout ce qu'il y a
de plus beau sur la face de la terre n'ap-
proche

proche pas Le Prince alloit continuer, lorsque cette jeune fille le releva promptement : Seigneur, lui dit-elle toute émue, & le visage couvert de cette aimable rougeur que la pudeur seule fait naître, prenez garde à ce que vous faites; ce n'est point moi qui dois causer ces violens transports; je ne suis qu'une malheureuse Esclave, mais quelque basse que soit aujourd'hui ma condition, je ne la changerois pas contre celle de la Dame que vous allez voir paroître : Si son rang est élevé, sa conduite en est si éloignée, que j'en ai à tous momens honte pour elle : Songés seulement à répondre à la tendresse qu'elle prodigue indiscrettement à tous les hommes.

Le Prince de la Chine écouroit avec surprise cette belle personne, lorsque la vieille Esclave, qui l'avoit conduit en ces lieux, y entra avec la Princesse Gulpenhé qui s'appuyoit sur son bras. Imaginez vous, Seigneur, poursuivit Ben-Eridoûn, quelle fut la surprise & le chagrin du Prince; quoi-qu'il eût été déjà prévenu par le Vieillard qu'il avoit trouvé dans la Place qui étoit au-devant du Palais, & par cette aimable fille,

il

il demeura si interdit, que la Princesse auroit pû s'en appercevoir aisément, si moins accoutumée à se flatter, elle n'eût interpreté son silence en sa faveur.

Quoi-qu'elle fût vêtue de la manière du monde la plus galante, & que le Prince lui trouva mille agrémens capables d'émouvoir le plus insensible de tous les hommes, il reçût ses caresses avec une stupidité qui passoit l'imagination. L'esprit frappé de cette jeune beauté à qui il avoit d'abord adressé ses vœux, il trouvoit ses manières si nobles & si différentes de celles de Gulpenhé, qu'il étoit sur le point même en sa présence de donner à cette charmante fille des marques de son amour; mais faisant réflexion que cette imprudence la lui feroit peut-être perdre pour toujours, il fut se contraindre, & feignit pour quelques momens de répondre aux tendres empressements de Gulpenhé. Ce Prince étoit honteux de ses avances; mais malgré sa répugnance, elles étoient si engageantes qu'il y auroit peut être succombé, si l'une des Esclaves de la Princesse ne fût venue lui dire que le Roi son père vouloit lui parler dans le moment même.

XXVII.

QUART-D'HEURE.

Gulpenhé parut chagrine de ce contre-temps: Je reviendrai bien-tôt, dit-elle au Prince, & vous n'aurez pas le tems de vous ennuyer dans la compagnie que je vous laisse. Elle ordonna alors à la jeune personne, qu'Outzim-Ochantey adoroit déjà, de l'entretenir jusqu'à son retour, & sortit en même tems avec Kouroüm, qui étoit la vieille Esclave qui l'avoit abordé dans la Place.

Le Prince vid Gulpenhé s'éloigner sans regret, & profitant de son absence, il se jeta une seconde fois aux genoux de cette fille incomparable: Que j'ai souffert, Madame, lui dit-il, dans le peu de tems que je me suis trouvé avec la Princesse! Elle me prodigue vainement ses charmes, jamais elle ne sera la maîtresse d'un cœur sur lequel vous avez seule un souverain empire. Seigneur.

Vol. II.

E

neur,

neur , repliqua avec fierté cette jeune personne , je ne suis pas aussi facile que Gulpenhé , dans le honteux esclavage où je suis réduite ; mon ame est plus libre que la sienne , & la mollesse & Poissiveré , qui regnent souverainement en cette Cour , n'ont pas encore corrompu mon cœur ; il est destiné , ainsi que ma main , à celui qui aura le courage de me mettre en possession de mes Etats , après avoir vengé la mort du Roi mon père.

Les larmes , qui coulèrent en ce moment avec abondance des yeux de cette Princesse , percèrent vivement l'ame du jeune Prince : Rien ne me paroîtra impossible , charmante Princesse , lui dit-il , pour vous rétablir dans tous vos droits , nommez moi seulement vos ennemis , & je vous convaincray que le seul héritier du Roi de la Chine n'est pas indigne de toute votre tendresse. La Princesse considéra fixement le Prince : Ah ! Seigneur , lui dit-elle , ma fierté combattoit vainement le penchant qui m'entraînoit vers vous ; je viens de m'appercevoir en ce moment que vous êtes destiné pour être mon époux : Oui, Prince , je vous accepte pour mon défenseur , & je le fais avec d'autant plus
de

de joie, que je suis sûre d'être bien-tôt vengée d'un scélérat qui fait tout le malheur de ma vie. L'absence de Gulpenhé, continua-t-elle, me donnera le tems de vous instruire du détail de mes aventures. Je n'ignore pas le sujet pour lequel le Roi son père l'a fait appeller.

Un jeune Prince, nommé Atabek, est arrivé d'hier en cette Cour pour traiter de quelques affaires avec le Roi Kufeh; ce Monarque peu propre à voir interrompre ses plaisirs, & à soutenir une guerre qu'Atabek vient lui déclarer de la part d'un Roi très puissant, s'il n'en obtient pas la satisfaction qu'il desire: Cét indigne Monarque, dis-je, est convenu avec sa fille, qu'elle mettra tout en usage pour séduire par ses artifices le cœur de ce jeune Prince; elle y réussira sans doute, & pendant qu'elle travaillera sans répugnance à faire cette nouvelle conquête, j'aurai peut-être assez de loisir pour vous conter mes infortunes.

Outzim-Ochantey embrassa mille fois les genoux de la Princesse; elle lui fit bon gré de ces transports: & l'ayant fait asseoir sur un Sofa à côté d'elle, elle commença ainsi son Histoire.



HISTOIRE
DE GVLGVLI-CHEMAME,
Princesse de Teflis.

Je dois le jour, Seigneur, au sage Gomer-Yfouph Roi de Teflis *, & à la Princesse Ayna, fille de l'Enchan-
teur

* Teflis, autrefois Artaxata, Capitale de la Géorgie, est située au bas d'une montagne, dont le fleuve Kur lave le pied. Le sang de Géorgie est le plus beau de tout l'Orient. On ne void aucun laid visage en tout ce Pais-là, parmi l'un & l'autre sexe. La nature y a répandu sur la plupart des femmes des graces qu'on ne void point ailleurs, & il est impossible de les voir sans les aimer. Elles sont ordinairement grandes, dégagées, nullement gâtées d'embonpoint, & extrêmement déliées de la ceinture; de sorte qu'on ne leur void presque

teur Zal-reka Roi de Palabad * ; mais quoi-que ma naissance soit illustre , je n'en ai jamais été plus hûreuse ; au contraire , à peine commençai-je à voir la lumière , que le Ciel , obstiné à me perfecuter , répandit sur moi ses plus noires influences.

L'Enchanteur Zal-reka mon ayeul , après m'avoir donné en naissant toutes les qualités requises en une Princesse , me doua encore d'une patience extrême , prévoyant sans doute que ce seroit une des vertus qui me seroit le plus nécessaire , & me nomma Gulguli-Chemamé *.

point de hanches ; mais elles se gâtent par le fard. Leurs habits ressemblent à ceux des Persanes. En un mot l'on ne peut peindre de plus charmans vilages , ni de plus belles tailles qu'en ont les Géorgiennes.

* Palabad est la presque-Ile , entre le Gange dans les Indes.

* Chemamé en Arabe signifie pomme de senteur ; & Gulguli , couleur de roses.

XXVIII.

QUART-D'HEURE.

Le sage Gomer-Yfouph mon père mettoit toute son occupation à m'instruire de ce qu'il y avoit de plus relevé dans la Nature & dans la Religion. A quinze ans je possédois presque toutes les Sciences, outre les talens que j'avois cultivé dans les autres occupations de mon sexe. Un jour que je me promenois avec le Roi mon père dans les Jardins du Palais, je le vis s'arrêter pour entendre le ramage de plusieurs oiseaux, je remarquai qu'il les écoutoit avec une extrême attention, & je fus étonnée de le voir rire tout d'un coup sans aucun sujet. Cette saillie dans un homme aussi sage me surprit : je l'importunai tant pour en savoir la cause, que j'appris qu'il entendoit le langage de tous les animaux, & que deux roitelets venoient d'annoncer une bonne nouvelle à quantité d'autres petits oiseaux :

&c

& quelle est cette nouvelle, m'écriai-je en riant, dans la pensée que mon père plaisantoit ? C'est, me dit-il, que la mule d'un Meunier s'étant laissée tomber auprès de la fontaine des jasmins, le sac qu'elle avoit sur son dos s'est rompu, & qu'il y a quantité de grains répandus par terre. Je priai Gomer-Yfouph, poursuivit la belle Géorgienne, de vouloir me conduire à la fontaine. Il eut cette complaisance, & je vis effectivement un si grand nombre d'oïseaux attachés à ramasser le grain que le Meunier n'avoit pu recueillir, que je demurai dans la dernière surprise. Je persecutai mon père pour m'apprendre cette Langue ; & négligeant presque toutes les autres sciences pour m'attacher uniquement à celle-là, j'y devins en moins d'un an aussi habile que Gomer-Yfouph. Il est impossible, Seigneur, continua Gulguli-Chemamé, de comprendre quel est le plaisir de développer les différens jargons des animaux, l'on y trouve mille fois plus de sagesse & de naturel que dans les hommes ; & je vous en raconterai peut-être quelque jour des traits qui vous feront plaisir ; mais pour le présent revenons à mon histoire.

J'avois déjà atteint ma feizième année, & nous ne songions à rien moins qu'au malheur qui nous arriva, lorsqu'un traître Enchanteur nommé Bizeh-El-Kafak *, poussé par une vieille haine qu'il avoit contre notre famille, nous surprit une nuit avec une nombreuse armée. Il étrangla le sage Gomer-Yfouph, la Reine ma mère, & m'alloit pareillement priver de la vie, lorsque touché de mes cris, ou peut-être de quelques attraits qu'il remarqua en moi, il se contenta de m'enlever, me transporta dans une Ile au milieu de la mer Caspie, & m'enferma dans une forte Tour. Cette Ile étoit gardée par des Fantômes qui veilloient incessamment; d'horribles tempêtes en barotoient continuellement les côtes, & nul mortel n'en pouvoit approcher impunément, si ce n'étoit un seul jour de l'année, auquel tous les Enchanteurs, Fées, Génies & autres esprits de cette nature étoient indispensablement obligés de s'assembler dans une grotte de la Cochinchine, pour y rendre compte de leurs actions à celui qu'ils avoient élu leur Roi l'année précédente, & pour en choisir un autre parmi eux. Le

* Kafak en Arabe signifie inhumain.

Le perfide Kafak ne m'eût pas plutôt transportée dans cette triste prison, qu'il tâcha d'adoucir ma douleur par des manières très respectueuses; mon desespoir étoit si violent que je l'accablai des reproches les plus piquans, & je lui marquai tant d'horreur pour sa personne, qu'il fut vingt fois sur le point de me donner la mort; mais espérant apparemment que le tems fléchiroit mon esprit irrité, il ne fit que rire de tout ce que je lui dis; & me laissant en proie à la plus vive affliction, il ne se présenta devant moi qu'au bout de huit jours: tout le corps me frissonne encore, Seigneur, quand je me rappelle cet affreux moment. Ce scélérat tenta vainement de me fléchir, mais voyant que ma douleur, loin de diminuer, augmentoit encore par sa présence, il entra dans une fureur extrême, & m'apprit nettement qu'il falloit que je consentisse sur le champ à ses infames desseins, sinon qu'il m'alloit faire brûler toute vive.

Cette alternative ne m'effraya pas: je vis avec une grande tranquillité les préparatifs de ma mort, & j'y courois avec joie, lorsque l'Enchanteur, qui n'avoit pas dessein de m'ôter la vie, me-

fit reconduire dans la Tour : Je parts pour la Cochinchine , me dit-il , dont je serai de retour dans vingt-quatre heures : je te donne encore ce tems pour te résoudre , & si je ne te trouve pas soumise à mes volontés absolues , j'userai avec toi de la dernière violence.

Je ne daignai pas répondre à ces insolentes menaces , & résolue à me percer le cœur plutôt que d'essuyer les brutalités de ce scélérat , je le vis partir sans apprehender son retour.

Zal-Reka mon ayeul n'ignoroit pas le lieu de ma prison , ni l'auteur de mes malheurs.

XXIX.

QUART-D'HEURE.

Cét Enchanteur attendoit avec impatience l'absence de Kafak ; il ne l'eût pas plutôt vû partir pour la Cochinchine , que par la force de son art il écarta les épais nuages qui me cachotent aux yeux de toute la terre ; il
me

me tira de l'affreuse Tour où j'étois, & après m'avoir transportée en terre ferme, il fit abîmer en ma présence l'île, où le perfide Enchanteur faisoit sa demeure; & me faisant traverser les airs avec une rapidité incroyable, il me posa dans une vaste campagne, d'où l'on voyoit à découvert la ville de Palimban*.

Il est impossible de bien exprimer l'excès de ma joie; j'embrassai alors mon ayeul avec toute la sensibilité possible; Ma fille, me dit-il, le tems me presse, il faut que je me rende sans différer à la Cochinchine, où nous sommes tous obligés de nous trouver avant le lever du Soleil: J'y porterai mes plaintes contre votre persecuteur: vous n'êtes plus soumise à sa puissance, allez à présent chercher le Prince. . . . A ces mots, Seigneur, continua Gul-guli-Chamamé, en versant abondamment des larmes, Zal-Reka s'arrêta tout court. Une sueur froide lui couvrit le visage, il perdit l'usage de la pa-

E 6

* Palimban est une ville Capitale d'un Royaume du même nom dans l'île de Samatra.

108 *Les mille & un quart-d'heure.*
role pour quelques momens ; & reve-
nant ensuite à lui , Ah ! ma chère fil-
le , me dit-il d'une voix basse & foi-
ble ; mon heure est venue ; je vois l'é-
pée de l'Ange de la mort prête à tran-
cher le fil de mes jours : tout mon art
ne peut m'empêcher d'aller rendre com-
pte de mes actions devant le Tribunal
de notre Juge souverain ; mais j'ai la
consolation en mourant de connoître
qu'un jeune Prince , après avoir arraché
la vie à votre Tyran , vous épousera ,
& vous remettra en possession des Etats
que le Traître a usurpé sur vous. Alors
mon ayeul frappant la terre de son pied,
il en sortit une Mule Isabelle harnachée
magnifiquement : Voilà , me dit-il d'u-
ne voix mourante , & en m'embrassant
pour la dernière fois , voilà de quoi vous
conduire où votre sort vous appelle ;
souvenez-vous seulement , ma chère
Gulguli-Chemamé , ajoûta-t-il , que vous
êtes née Princesse ; cét avertissement
renferme tous vos devoirs.

A peine Zal-Reka eût achevé ces pa-
roles , qu'il expira entre mes bras. Ju-
gez , Seigneur , de l'excès de ma dou-
leur & de ma crainte ; je perdois le seul
appui que j'eusse au monde , dans le
tems.

tems qu'il m'étoit le plus nécessaire. Mon desespoir redoubla encore en considérant l'impossibilité où j'étois de lui rendre les derniers devoirs, & je ne pouvois me résoudre à abandonner son corps aux bêtes féroces, lorsque je vis sortir de terre un Tombeau magnifique de porphyre & de jaspe : J'y renfermai Zal Reka dans un cercueil de cedre, & fermant la porte du Tombeau que j'arrosai de mes larmes, je vis s'élever à l'opposite un groupe de bronze, représentant le cruel Kafak, dont la tête étoit séparée du corps, & un jeune homme le sabre à la main. Comme les figures étoient assez élevées, je ne pûs distinguer les traits du Vainqueur de mon Tyran : je remarquai seulement qu'il avoit un doigt de moins à la main gauche, & comme avant que de vous faire le récit de mes malheurs, je me suis aperçûe que le petit doigt de cette main vous manquoit, j'ai jugé que c'étoit vous, Seigneur, que le grand Prophete a choisi pour me venger ; & je me suis alors livrée sans reserve à toute la tendresse que mérite celui qui doit être un jour mon époux.

Le Prince de la Chine, Seigneur,

E 7

pour-

poursuivit Ben-Eridoün, se jeta en ce moment aux pieds de la Princesse de Teflis : il ne trouvoit point de termes assez forts pour lui exprimer l'excès de sa joie, lorsqu'elle le releva avec une extrême bonté : Laissez moi profiter, lui dit-elle tendrement, de l'absence de Gulpenhé, pour vous achever mon Histoire ; je trouverai ensuite assez de tems pour répondre à des protestations de tendresse, qui font tout le bonheur de ma vie. La Princesse alors reprenant le fil de son discours, poursuivit ainsi.

Je montai sur ma Mule, & j'avois fait près de trois lieues sans qu'il m'arrivât aucune aventure, lorsqu'un matin m'étant arrêtée pour la faire boire à une fontaine, dont l'eau étoit extrêmement claire, elle ne voulut jamais en approcher ; pour moi, qui avois très soif, & qui ignorois les conséquences qu'il y avoit de boire de cette eau, je descendis de dessus ma Mule, & j'en puisai dans le creux de ma main. Je ne l'eus pas plutôt portée à ma bouche, que je tombai à la renverse. J'ignore, Seigneur, ce que je devins dans ce moment, je fai seulement qu'au sortir de l'espèce d'assoupissement, dans lequel j'avois été,
je

je me trouvai entre les bras d'un grand homme noir , dont la lèvre de dessous lui cachoit presque tout le menton , tant elle étoit épaisse ; je pouffai un cri terrible à la vûe de ce monstre , il n'en fit que rire , & me jettant dans un grand sac de cuir qu'il ferma ensuite, il en passa les cordons dans son bras gauche , & je ne sai , Seigneur , où il m'alloit porter , lorsqu'un homme si petit , qu'il eût aisément passé entre les jambes du Noir , accourut à toute brides sur un cheval proportionné à sa taille : Arrête , cruel Cosayb , lui cria-t-il de très loin , il est tems que ta tyrannie finisse.

XXX.

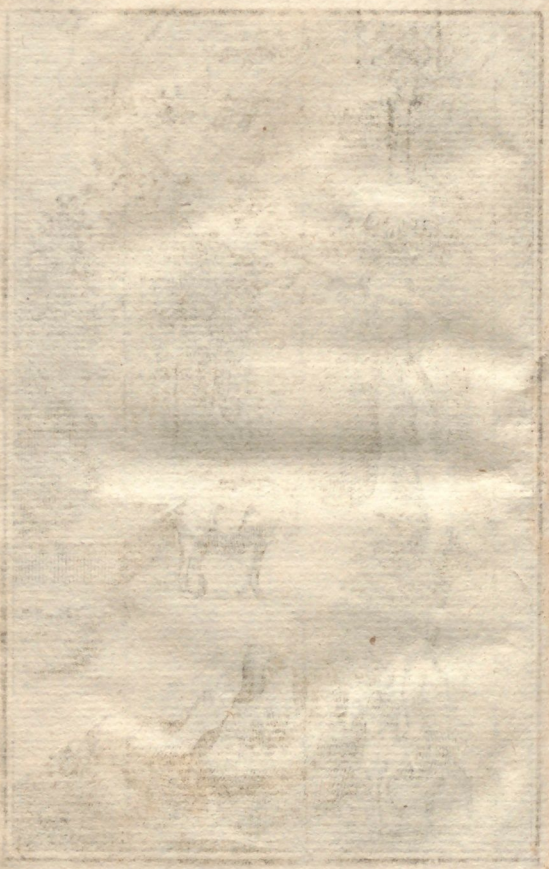
QUART-D'HEURE.

Cosayb , c'est ainsi que se nommoit l'affreux Noir , fit d'abord très peu de cas des menaces de ce petit homme ; cependant quand il fut à une certaine distance de lui , je crus m'ap-
per-

percevoir au mouvement de son bras qu'il trembloit par tout le corps. Il accrocha promptement le sac dans lequel j'étois à une branche d'arbre, & se mit en défense avec une massue de fer à pointes d'acier ; pour moi, Seigneur, je ne perdis pas le jugement, avec un poignard, que j'avois à la ceinture, je fis au sac un trou assez grand pour être spectatrice d'un combat, que je croyois bien devoir être tout-à-fait à l'avantage du Noir ; mais jugés de ma surprise, quand après une défense opiniâtre de part & d'autre, je vis ce petit Heros couper d'un seul revers de son sabre les deux jambes de son ennemi, & ensuite lui séparer la tête d'avec le corps. Je ne puis vous témoigner la joie que je ressentis d'une victoire aussi incroyable ; je fendis le sac assez pour y passer la tête, & m'adressant à mon Libérateur, je lui marquai en peu de mots l'obligation infinie que je lui avois.

Ce petit homme fut surpris de me voir dans cette posture ; il me témoigna la peine où il étoit de ne pouvoir m'aider à descendre ; mais moi plus féroce que lui en inventions, je coupai le
sac





f
f
I
Q
a
t
C
r
v
c
f
r
r
d
f
r
v
l
l
v
e
c

8
c
a
l



fac de manière qu'en aiant fait deux fortes & larges courroyes , je me laif-fai gliffer jufqu'à terre fans me bleffer : Madame , me dit alors le petit Nain , quelque plaifir que je reffente d'être arrivé affez à propos pour vous empêcher d'être le dernier objet de la cruauté de Cofayb , je n'aurois pas été affez hû-reux pour vous fauver la vie , fi je n'a-vois eu à venger une fœur qui éprouve depuis trop long-tems la tyrannie du fcélérat à qui je viens de donner la mort. Le hafard m'eft bien favorable , repris-je alors ; mais , Seigneur , par-donnez ma curiosité : comment eft-il poffible qu'avec autant de disproportion , qu'il y en avoit entre Cofayb & vous , vous ayés pû le priver de la vie ? Il eft aifé , Madame , repliqua le petit homme , de vous donner fatisfaction : fi vous voulés venir à Achem * , où re-gne le Roi mon père , je m'offre en chemin faifant de vous apprendre les mo-

* Achem ville célèbre pour fon Port, & Capitale d'un Royaume du même nom dans la partie Septentrionale de Sumatra, avec un Port de mer très fréquente des Indiens.

114 *Les mille & un quart d'heure.*


morifs de ma vengeance, & par quels secours surnaturels j'ai pû vaincre le traître Cofayb. Je remontai sur ma Mule, continua Gulguli-Chemamé; & voici ce que me raconta mon Libérateur.

[Faint, mirrored bleed-through text from the reverse side of the page, including the name 'Cofayb' and other illegible words.]

* Achem ville célèbre pour son fort
le Capitaine d'un Royaume de l'Inde
parle de son Royaume de son fort
le fort de son Royaume de son fort

L'HIS-





L'HISTOIRE
DE BOULAMAN-
SANG-HIER,

Prince d'Achem.

Qui croiroit, Madame, à voir ma taille & ma figure, que je fusse né d'une Géante ? cependant rien n'est plus vrai que je dois le jour à Fag Houry, Princesse de Serendib, qui a près de huit pieds de haut ; mais il faut vous dire qu'en récompense mon père, nommé Kouter Aafmai, Roi d'Achem, est encore plus petit que moi.

L'amour rend tout égal ; mon père, qui en voyageant devint éperdument amoureux de Fag-Houry, ne crut pas qu'elle fût trop grande pour lui, & la Prin-

Princesse ma mère se laissant attendrir aux protestations qu'il lui fit de l'aimer toute sa vie, ne fit pas attention à l'extrême inégalité qui se trouvoit dans leurs tailles; comme elle étoit maîtresse de ses volontés, parce que le Roi son frère, qui regnoit alors à Serendib, n'avoit que sept ans, elle consentit que mon père la conduisit à Achem, où il l'épousa.

Ma mère quatre mois & demi après son mariage accoucha de moi à la mode des Pygmées, dont mon père tiroit de loin son origine, & l'on me nomma Boulaman-Sang-Hier; mais comme elle avoit conçu deux enfans tout à la fois, après quatre autres mois & demi, elle mit encore au monde une fille, qui tenant d'elle & venant suivant l'ordre ordinaire de la nature, fut appelée Agazir à la belle taille; ainsi quoi-que ma sœur & moi fussions nez en différens tems, & de diverses grandeurs, nous ne laissons pas d'être jumeaux.

Quand Agazir eût atteint l'âge nubile, sa beauté fit tant de bruit, qu'elle fût recherchée en mariage par tous les Princes nos voisins; mais un de nos parens, qui se nommoit Badem, & qui

regnoit à Pedir *, l'emportant par-dessus les autres , étoit prêt de voir couronner sa flamme , lorsque le cruel Co-sayb devint malheureusement amoureux d'Agazir. Le refus qu'il reçût du Roi son père le rendit furieux. Il déclara que personne n'eût à prétendre à épouser la Princesse sous peine de son indignation ; mais l'on se moqua de ses menaces ; & mon père aiant résolu le mariage de Badem avec ma sœur , on les conduisit à la Pagode.

Une partie de la cérémonie étoit déjà achevée , le Bonze avoit fait toutes les prières , & Badem alloit donner la main à Agazir , lorsqu'on fût dans un extrême étonnement de trouver le Prince immobile , & de reconnoître qu'il n'étoit plus qu'une statue de marbre.

* Pedir est un Royaume fameux , qui fait porter son nom à sa ville principale. Elle est située à vingt lieues environ d'Achem , & à l'extrémité de l'île de Sumatra du côté du Nord , & presque sous la Ligne.

XXXI.

QUART-D'HEURE.

VN si triste événement fit fremir mon père & toute la Cour. Mon frère, qui aimoit tendrement Badem, en pensa mourir de douleur ; & les plus braves d'Achem voyant à quel point mon père étoit sensible à cet accident, résolurent d'aller chercher Cosayb pour lui ôter la vie ; mais de tous ceux qui sont partis dans ce dessein je suis le seul qui en est revenu. Il est bon que vous sachiez, Madame, continua le Prince Boulaman Sang-Hier, que l'on ne peut aborder par terre dans nos Etats que par l'endroit où s'est passé mon combat avec Cosayb ; ce perfide, à ce que j'ai su depuis, s'attendoit bien qu'on chercheroit à le punir de son crime ; il y forma l'enchantement que vous avez sans doute éprouvé ; on n'y est pas plutôt arrivé qu'une soif ardente vous oblige de vous rafraichir à cette per-

pernicieuse fontaine, dont l'eau ôte sur le champ l'usage de la raison; & plusieurs braves d'Achem sont apparemment péris par cette surprise, qui les a livrés au pouvoir du cruel Cosayb. Enfin ma sœur étoit presque réduite à être sa victime, lorsque me promenant avant-hier avec agitation sur le bord d'un Canal qui est au bout des Jardins du Palais, j'y trouvai un jeune enfant de neuf à dix ans, qui faisoit des efforts pour arracher une petite tortue de ses écailles; & qui n'ayant pû en venir à bout, la jeta plusieurs fois de toutes ses forces contre une grosse pierre: l'écaille de cette tortue étoit si brillante, qu'elle paroissoit semée de diamans; je l'ôtai des mains de cet enfant, & je la considérois avec attention, lorsque je crus en entendre sortir quelques plaintes: je l'approchai de mon oreille, & j'ouïs effectivement qu'elle me prioit de la rejeter dans le Canal. Je fus d'abord un peu ému d'une aventure aussi extraordinaire, mais quelque envie que j'eusse de la garder, j'obéis avec promptitude, peu accoutumé à de pareilles prières; à peine eus-je remis la tortue dans l'eau que je la vis reparoître, & me remercier du service que je venois de lui rendre; demande moi tout ce

que

que tu voudras, me dit ce petit animal, tu éprouveras ce que peut sur la Fée Mulladine un service aussi essentiel que celui que tu viens de lui rendre. Je demeurai quelque tems immobile, pour suivit Boulaman - Sang-Hier, mais animé de ma vengeance, Secourable Fée, repartis-je, puisque vous mettés à prix un si petit bienfait, donnés moi je vous en conjure les moyens de délivrer ma sœur & le Prince Badem, des persécutions de Cofayb : attends moi ici un moment, reprit la tortue, je vais te chercher le secours dont tu as besoin. Alors s'étant plongée quelque tems dans l'eau, elle revint ensuite au dessus, tenant dans ses petites pattes le sabre dont je viens de me servir; & après m'avoir instruit au sujet de la fontaine enchantée, elle m'ordonna d'aller combattre Cofayb, & sans attendre ma réponse, elle se replongea dans le Canal.

Je n'ai point hésité de suivre les ordres de Mulladine, continua le petit Prince d'Achem, j'ai volé à la vengeance malgré le Roi & la Reine qui regardoient ma mort comme certaine, & je suis arrivé assez à propos pour vous délivrer, Madame, de la brutalité de ce scélérat.

CON,

ce qu'il tarδοit trop, l'impatient Saletk avoit envoyé au devant de lui un Esclave qu'il avoit, elle prit la route qu'il devoit tenir; & les aiant arrêtés dans un petit bois, par où il falloit qu'ils passassent nécessairement, elle fit au malheureux Azem le même traitement qu'à son frère, & fit expirer le traître Eunuque, complice de leur crime, dans les tourmens les plus cruels.

Je fus aussi surpris qu'effrayé en apprenant cette triste nouvelle; je ne pouvois blâmer la vengeance de Guhullerou, quelque tendresse que j'eusse pour mes enfans; mais je pensai mourir de douleur en voyant leurs têtes sanglantes qu'elle m'envoya dans une caisse avec une lettre remplie de menaces de me faire périr ainsi avec le reste de ma famille.

Abouzaid, le seul fils qui me restoit, ressentit autant de tristesse que moi de la mort de ses frères: Seigneur, me dit-il, nous n'avons à combattre qu'une femme irritée, & qui ne nous attaquera pas par la force: permettez que je prenne soin de vos jours, & de ceux de la Reine, & que je tâche à vous garen-

tir d'un péril qui me fait trembler pour vous & pour elle.

Ma douleur étoit si excessive, poursuivit Badour, qu'elle m'ôtoit l'usage des sens: Faites ce que vous jugerez à propos, lui dis-je, mon cher Abouzaid, pour moi je vais dans le fond de mon Palais pleurer éternellement les mauvaises actions de vos frères, & prier nos Dieux qu'ils veuillent les oublier. Je fis ensuite redoubler ma garde; & je me renfermai aussi-tôt dans l'intérieur de mon Palais avec la Reine mon épouse, accompagné seulement de trois ou quatre des principaux de ma Cour, qui ne voulurent point me quitter dans mon desespoir.

Mon fils après avoir préparé tout ce qu'il falloit pour le voyage qu'il méditoit, aborda la Princesse Dajara: ma chère sœur, lui dit-il, vous n'ignorez pas à quel point est montée la fureur de Guhullerou: notre vie n'est point en sûreté dans ces lieux, allons chercher ensemble les moyens de garantir le Roi & la Reine de ses cruelles menaces. Le célèbre Génie Geoncha, protecteur de tous les malheureux, habite dans un Palais superbe qui est au pied de la fameu-
se

se Montagne Jubal-Assumoïm *, j'ai résolu pendant que mon père est renfermé dans son Palais, d'aller implorer le secours de ce Roi des Génies: Partons donc, ma chère Dajara, & sous des habits qui cachent notre qualité, allons remédier aux maux que nos malheureux frères ont attiré sur nos têtes.

Abouzaid & Dajara avant que de partir nous embrassèrent tendrement. Après plus d'un mois de chemin, ils arrivèrent dans une vaste campagne entrecoupée d'un grand nombre de ruisseaux; comme la chaleur étoit extrême, & qu'il y avoit un bois assez éloigné du lieu où ils étoient, & qui paroissoit d'une grande étendue, ils y entrèrent assez avant, & s'y reposoient à l'ombre avec deux Esclaves qui composoient tout leur train, lorsqu'ils enten-

* C'est-à-dire, Mont de Poison, parce que cette terre inspire le chagrin à ceux qui la sentent; elle leur noircit même la langue, en sorte qu'elle demeure noire le reste de leur vie, ce qui fait qu'on approche rarement de cette Montagne qui est située entre la Corassane, la Chine & une partie des Indes.

dirent un bruit épouvantable, comme d'une grosse roche qui rouleroit du haut d'une montagne. Ils tournèrent les yeux de tous côtés sans appercevoir le sujet qui caufoit ce bruit; mais s'étant avancés dans le bois, ils connurent qu'il procedoit d'une espèce de citerne couverte d'une pierre fort mince, mais scellée à quatre endroits d'un cachet, sur lequel étoit écrit le nom du grand Salomon *. Ils entendirent alors diminuer le bruit horrible qui les avoit effrayés d'abord: A ce bruit succédèrent les plaintes suivantes; Perfide Zéloulou, traître Génie, faut-il que tu abuses du sceau de Salomon pour me retenir enfermé en ces lieux, & le malheureux Geoncha fera-t-il long-tems renfermé dans les entrailles de la terre, sans avoir mérité un sort si cruel!

Au nom de Geoncha mes enfans tressaillirent de joie: Roi des Génies, lui cria Abouzaid, voici un Prince qui voudroit te donner du secours au dépens de sa vie; instruis moi de quelle manière je dois m'y conduire. Tu n'as, répon-

dit
* Les Orientaux attribuent de grandes vertus au Cachet de Salomon,

dit le Génie enfermé, autre chose à faire qu'à lever cette pierre, en ôtant, le plus adroitement qu'il te sera possible, l'empreinte du sceau du grand Salomon. Abouzaid transporté de joie, leva le Cachet sans le rompre, ainsi que le lui avoit expressément marqué le Génie. Une épaisse fumée s'éleva aussi-tôt jusqu'aux nues, & s'étendant au-dessus de la citerne, y forma un brouillard si noir, que le Prince & la Princesse ne se voient plus.

X.

QUART-D'HEURE.

L'Obscurité, qui regna tout d'un coup dans le bois, causa beaucoup de frayeur au Prince & à la Princesse, mais le brouillard s'étant réuni devint dans le moment un corps solide, dont se forma le Génie.

Abouzaid & Dajara se jettèrent promptement aux pieds de Geoncha : Nous allons vous chercher jusques dans votre Palais, lui dit le Prince mon fils, j'espérois, puissant Roi des Génies, que sans être sujet aux funestes accidens de la montagne Jubal-Assumoüm, la porte m'en feroit ouverte par la vertu des secrettes paroles que m'a autrefois enseignées le Jogue Kaykoskao *, & sans les-

* Les Jogues, ou Joguis, parmi les Indiens, sont comme des Pelerins ou Religieux vagabonds, qui cherchent ordinairement les deserts & la solitude. Ils vivent d'aumônes, & sont en très grande réputation de sainteté, parce qu'ils passent plusieurs

lesquelles tout mortel qui a cette témérité tombe dans une langueur plus à craindre que la perte de la vie.

Je loue Dieu, interrompit le Génie, de vous avoir conduit en ces lieux pour m'y rendre la liberté que le perfide Zéloulou m'avoit ôtée depuis près de douze ans par un trait de la malice la plus noire; mais je ne serai point ingrat d'un si grand service.

Ce malhûreux Génie, poursuivit Geoncha, pour se venger de ce que je détruits assez souvent les injustes projets qu'il forme contre de jeunes Princes & de jeunes Princesses qu'il persecute pour
son

sièurs jours dans des abstinences très austères, quelquefois sans boire & sans manger. Il y en a qui se tiennent plusieurs années à la porte des Temples tous nus, & exposés à toutes les injures de l'air, sans jamais quitter leur poste que pour les nécessités de la nature: avec ces mortifications ils ne laissent pas la plûpart d'être de grands imposteurs, & ne se font pas tant distinguer par cette fausse piété, que par le moyen de quelques herbes ou simples, & de quelques pierres, dont ils ont appris la vertu dans leurs voyages, & dont ils se servent pour amuser les peuples.

son seul plaisir, s'y est pris de cette manière. Comme il fait que sa puissance est très inférieure à la mienne, il a volé sans doute par subtilité au bon Roi Zif l'anneau du grand Salomon, dont il ne se servoit que pour faire du bien à tout le monde, & s'en étant ainsi rendu le maître, il vint me trouver, me demanda pardon de tous les chagrins qu'il avoit donnés tant de fois aux personnes que je protegeois; & me pria de lui accorder mon amitié, avec des protestations si sincères, en apparence, que je ne pûs la lui refuser.

Après notre reconciliation, nous nous promenions ensemble dans ce bois, lorsque m'ayant insensiblement conduit vers cet endroit, il se reposa sur les bords de cette citerne; alors le traître, qui ne cherchoit qu'à me surprendre, aiant demandé à voir un carquan de diamans que je portois au cou, le laissa tomber dans la citerne en feignant de me le rendre. Je m'y jetai aussi-tôt pour reprendre mon carquan: C'étoit où le perfide m'attendoit: Il profita de ce moment, couvrit promptement la citerne avec cette pierre, & la scella du sceau du grand Salomon. Jugez, Prince,

ce,

ce, de ma surprise, poursuivit Geoncha; les efforts inutiles, que je fis pour sortir de cette prison, me firent bien connoître qu'il n'y avoit qu'une puissance aussi supérieure qui pût avoir la force de m'y retenir: & ce lieu est si écarté, que je comptois y demeurer plusieurs siècles; mais puisque je vous ai l'obligation d'une liberté si peu esperée, vous pouvez croire, Seigneur, que ma reconnoissance sera sans bornes.

Le Génie, poursuivit Badour, aiant fait connoître alors à mon fils qu'il n'ignoroit pas le sujet de ses peines, le prévint sur le secours qu'il en esperoit.

La mort de vos frères étoit juste, lui dit-il, & Guhullerou ne devoit pas moins sacrifier que ces scélérats à l'ombre de son époux; mais je modérerai le vif ressentiment qui l'agite; & dès ce moment vous n'avez plus à craindre de la fureur de cette Princesse.

Alors aiant remis la pierre sur l'embouchure de la citerne, il y rétablit l'empreinte du sceau de Salomon, afin que Zéloulou ne s'aperçût pas de son évasion; & par son pouvoir y aiant formé un bruit pareil à celui qu'il y faisoit

dans le tems de sa prison, il embrassa le Prince & la Princesse, & les enlevant à travers l'air avec une extrême rapidité, il les vint poser dans une charmante Prairie, qui étoit sur les frontières de mes États. Je ne vous quitterai point, leur dit-il, que je ne vous aie rendus hûreux; mais comme il faut que je me cache au traître Zéloulou, pour lui enlever l'anneau de Salomon, je ne paroîtrai point à vos yeux tel que je suis; & je vais me renfermer dans un si petit volume, que la belle Dajara pourra me porter aisément à son côté, & vous n'aurez qu'à souhaiter que je reprenne ma première forme, ou que j'obéisse à vos ordres pour que je les exécute dans le moment même. Le Génie alors s'étant dissipé en fumée, la Princesse ma fille trouva à ses pieds une boîte d'or, à laquelle pendoit une chaîne de pareil métal. Elle l'ouvrit précipitamment, & eut tout sujet d'être surprise en y voyant à travers d'un crystal des ressorts qui marquoient toutes les fonctions intérieures du corps humain; elle l'attacha à son côté.

Le Génie, poursuivit Badour, avoit donné à mes enfans des habits magnifiques,

fiques, & leur avoit recommandé de ne plus cacher leur qualité. Ils avoient déjà traversé quelques villes de mon Royaume, lorsqu'un soir étant arrivés dans une espèce de village, où la nuit les obligea de s'arrêter, ils heurtèrent à la porte de la maison qui avoit le plus d'apparence. Ils y furent assez bien reçus, mais au moment qu'ils entroient dans la chambre qu'on venoit de leur préparer, trois Cavaliers Chinois voulurent s'en emparer pour une Dame qui étoit à la porte dans un Palanquin. Mon fils ne se fut pas plutôt fait connoître pour le Prince de Caor, que ces trois hommes lui cédèrent la place, sortirent de la maison, & menèrent la Dame loger ailleurs.

Mes enfans après le repas cherchèrent à se reposer, & le sommeil regnoit déjà profondément dans leur chambre, lorsque ces trois mêmes Cavaliers Chinois, la Princesse Gahulerou, (qui étoit la Dame du Palanquin) son frère, & le reste de ses Domestiques, arrivèrent à la porte de la maison où étoient Abouzaid & Dajara. Elle avoit tressailli de joie en ap-

prenant qu'ils étoient si près d'elle ; mais voulant leur donner le tems de s'endormir , ce ne fut que quand elle jugea à-peu-près qu'ils jouissoient d'un sommeil tranquille qu'elle fit heurter à la porte de la maison où ils étoient.

A peine le Maître de cette maison eut-il ouvert qu'il se vit un poignard sur la gorge, avec menaces de lui ôter la vie s'il faisoit le moindre bruit : Nous n'en voulons , lui dit Gubulle-rou , qu'à deux perfides que tu as retirés chez toi , & qui se font passer pour les enfans du Roi de Caor : Livre les à notre vengeance , sinon tu périras à l'instant.

L'hôte effrayé fut obligé de les conduire à la chambre d'Abouzaid & de Dajara, déplorant en lui-même le triste sort qu'il voyoit bien qu'ils alloient avoir.

La Reine de Nangan , poursuivit Bador , à ce qu'elle m'a avoué depuis, faisoit alors de terribles réflexions. Elle étoit combattue par les remords de l'injustice qu'elle alloit commettre ; Oublie que tu es femme , se disoit-elle en ce moment , ou du moins souviens toi que tu es femme offensée : alors aiant
don-

donné un de ses poignards à Kiahia & s'armant de l'autre, ils entrèrent dans la chambre de mes enfans ; & quoique d'une main tremblante ils alloient exécuter leur cruelle résolution, lorsque chacun d'eux jettant les yeux sur la personne qu'ils avoient à massacrer, ils sentirent retenir leurs bras par une puissance supérieure.

Jamais Guhullerou ne fut plus interdite qu'en considérant la régularité des traits d'Abouzaid, & les charmes de la Princesse de Caor éblouirent tellement Kiahia, qui lui alloit percer le cœur, que le poignard lui tomba des mains.

Guhullerou fut un peu plus longtemps à se rendre ; mais le Génie Geoncha, qui veilloit au salut de mes enfans, achevant de toucher le cœur de la Reine de Nangan, elle éveilla le Prince mon fils : Rendés graces, lui dit-elle, au mouvement secret qui me desarme ; le desir de ma vengeance s'évanouit ; & je me sens amollir le cœur au moment que j'y pensois le moins. Alors se tournant vers son frère, Pour vous, lui dit-elle, mon cher Kiahia, je ne vois que trop que l'extrême beauté de la Prin-

cesse a fait une forte impression sur votre ame ! Que je vous sai bon gré de cette hûreuse sympathie ! Je serois morte de douleur si vous aviez exécuté une partie de notre injuste résolution ; & je commence à sentir que je pouissois trop loin la cruauté ; les véritables coupables sont punis, la mort de mon époux est suffisamment vengée.

Dajara s'éveilla en ce moment ; elle fut effrayée de voir tant de monde dans sa chambre : Puissant Roi des Génies, s'écria-t-elle, venez promptement à notre secours !

Elle n'eût pas prononcé ces paroles, que la boîte d'or s'ouvrant d'elle-même, la chambre fût remplie d'obscurité, qui se dissipant peu-à-peu, laissa voir le redoutable Geoncha. Un secours si prompt fit trembler Guhullerou & Kiahia, ils commençoient à craindre pour leur vie, lorsque le Génie les rassura avec une extrême bonté.

F I N.

T A

T A B L E

DES QUART-D'HEURES

contenus dans ce I. Tome.

H istoire de Schems - Eddin, pa-	ge 1.
<i>Histoire de la Sultane Dugmé,</i>	18
<i>Suite de l'Histoire de Schems-Eddin,</i>	22

I. Quart-d'heure.

<i>Histoire de Cheref-Eldin, fils du Roi</i> <i>d'Ormus, & de Gul-hindy, Princesse</i> <i>de Tuluphan,</i>	54
--	----

II. Quart-d'heure.

<i>Suite de la même Histoire,</i>	62
-----------------------------------	----

III. Quart-d'heure.

<i>Suite de la même Histoire,</i>	69
<i>Histoire de Sinadab, fils du Médecin</i> <i>Sazan,</i>	70

IV. Quart-d'heure.

<i>Continuation de l'Histoire de Sinadab,</i>	78
---	----

V.

T A B L E.

V. Quart-d'heure.

Continuation de l'Histoire de Sinadab,
83

VI. Quart-d'heure.

Continuation de l'Histoire de Sinadab,
93

VII. Quart-d'heure.

Conclusion de l'Histoire de Sinadab,
99

*Suite de l'Histoire de Cheref-Eldin &
de Gul-hindy,* 102

VIII. Quart-d'heure.

Suite de la même Histoire, 109
*Histoire de Badour le Tranquille, Roi
de Caor,* 114

IX. Quart-d'heure.

Suite de l'Histoire de Badour, 118

X. Quart-d'heure.

Suite de l'Histoire de Badour, 126

Fin de la Table
du I. Tome.

ABB 9855

S

(1/2.)

ULB Halle

3

005 215 854

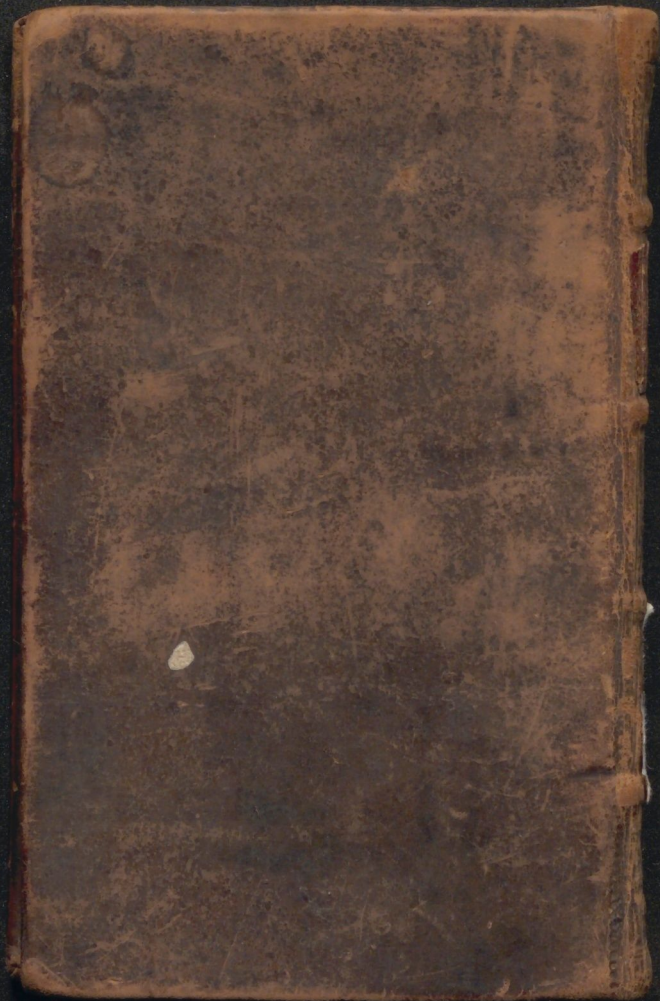


DE 3599

(1/21)









LES MILLE
ET UN
QUART-D'HEURE.
CONTES TARTARES.

Ornés de Figures en Tailles-
Douces.

TOME II.



A LA HAYE,
Chez HENRI DU SAUZET,
demeurant dans le Hofftraat
près de la Cour.
M. DCC. XV.

